



COLOMBIE

Universidad de los Andes - 2018.20

RAPPORT D'ÉTONNEMENT

Joséphine Bonnotte, Licence 3, ENSAG
Tuteur: Aysegul Cankat

SOMMAIRE

1/ ÉTONNEMENT	2
1. RENCONTRER ET TISSER DES LIENS – LA GRANDE HOSPITALITÉ ET GENTILLESSE DES BOGOTANAIIS	3
Pedro et Orlando, mis “tios” de Bogota	3
Les “Hermanos sin Frontera”, intégration par les étudiants de l’université	5
2. UNE VILLE CHAOTIQUE ET PLEINE DE CONTRASTES	6
Le paysage varié de la rue	6
L’université de Los Andes, un microcosme coupé de la réalité de la ville	9
2/ ARCHITECTURE	11
1. L’ARCHITECTURE EN COLOMBIE À TRAVERS LE REGARD ET L’EXPÉRIENCE VÉCUE	12
Une diversité du style architectural, à l’intérieur de la ville mais aussi entre les régions	12
Bogota. Fonctionnement, dynamisme et complexité d’une ville	18
Bogota à l’échelle du grand territoire, débats et enjeux	20
2. ENSEIGNEMENT DE L’ARCHITECTURE À L’UNIVERSITÉ	22
3. QUOTIDIENNETÉ, DÉAMBULATION, PARTICIPATION ET INTERVENTION DANS LA VILLE. CRÉATION D’UN ESPACE AUTANT ARCHITECTURAL QUÉ SOCIAL	23
3/ VISION DE L’ARCHITECTURE ET DU MÉTIER D’ARCHITECTE	30
1. UNE VISION SOCIALE DE L’ARCHITECTURE	31
L’architecture et l’organisation d’un espace de vie autour de l’identité et la création d’un “chez soi” par la quotidienneté et le souvenir	31
Des espaces créés ou révélés “socialement” permettant une ville plus humaine	33
Le processus participatif dans l’aménagement d’espaces	35
2. UNE DÉCOUVERTE DE MODES DE VIE ET D’HABITER DIFFÉRENTS ET UNE PRISE DE CONSCIENCE DE L’IMPORTANCE DE LA VIE DU DEHORS EN COLOMBIE	36
3. UNE PRATIQUE DÉRIVÉE DE L’ARCHITECTURE	38
ANNEXES	40
1. VIE PRATIQUE	40
2. DETAILS SUR ENSEIGNEMENTS	43
3. BILAN ET SUGGESTIONS	45
BIBLIOGRAPHIE	47

26 juillet 2018, un dernier signe de la main à mes parents qui m'ont accompagnée à l'aéroport de Genève, je passe le contrôle et je suis dans l'avion. Quelques larmes mais pas plus qu'il n'en faut. Pas le temps de se laisser aller car à Amsterdam je dois me lancer dans une course à travers tout l'aéroport pour attraper de justesse mon avion à destination de Bogota. Dans l'avion je vois s'éloigner le sol, l'Europe et avec, les derniers souvenirs de l'été. Je sais que la prochaine fois que je mettrai pied à terre sera en Colombie, dans Bogota, cette nouvelle ville qui deviendra un peu mienne aussi par la suite. Parce que cette ville si grande et agitée t'empporte rapidement, le plus grand étonnement c'est de découvrir les rues si chaotiques sonores, effrayantes dans un premier temps, puis de s'y habituer et d'aimer s'y balader ; et aussi de rencontrer des personnes si tranquilles et chaleureuses qui rendent le désordre de la ville plus hospitalier et bienveillant.

1/ ÉTONNEMENT



1. RENCONTRER ET TISSER DES LIENS – LA GRANDE HOSPITALITÉ ET GENTILLESSE DES BOGOTANAIS

Pedro et Orlando, mis “tios” de Bogota

Après quelques longues heures de vol, j’arrive enfin à Bogota. Je vois à travers le hublot, la ville, les montagnes et le ciel gris (par défaut) de la ville. En sortant j’attends longtemps à l’immigration, lorsque c’est mon tour, l’homme qui s’occupe des entrées me pose quelques questions. Evidemment je ne comprends quasiment rien et je me dis que la communication va être réellement compliquée au début. Je récupère ensuite ma valise, et je sors de l’aéroport. J’aperçois tout de suite Orlando, en costume blanc, tenant un petit panneau où est écrit “Josephine”. Nous nous embrassons et nous présentons, il m’aide ensuite à porter ma valise jusqu’à sa voiture. Sur la route menant à son appartement, on essaye de parler, mi anglais mi espagnol, il m’indique et me présente différents lieux que nous voyons passer par la fenêtre. Nous arrivons ensuite à son appartement, situé dans le parc Bavaria, en face du Musée Nacional et à côté de la Septima, artère centrale de la ville que je parcourrai plus tard. Je fais connaissance de Pedro, son compagnon, et Benji, le chien de la famille. Tous sont très accueillants et sympathiques.

Orlando m’emmène faire un tour dans la ville avant le coucher du soleil (qui a lieu vers 17h30-18h) puis nous rentrons. Epuisée par le décalage horaire, je me couche tôt et passe ma première nuit à Bogota.

Le lendemain Pedro m’accompagne à l’université. Nous nous dirigeons vers l’arrêt de bus, il achète deux cigarettes au vendeur du coin, et m’en offre une. A ce moment entre la cigarette, et les quelques pas que nous avons fait, je commence à ressentir les 2600 mètres d’altitude. Je prends ensuite pour la première fois le célèbre Transmilenio pour me rendre à l’université. Je dois passer au bureau “Internationalizacion” pour régler certains problèmes et demander des informations. En effet le système d’inscription n’a pas réellement fonctionné et je me retrouve sans cours à moins d’une semaine de la rentrée. Nous essayons de résoudre le problème avec la personne s’occupant des étudiants en échange et il faudra tout de mêmes plusieurs jours, et un certain nombre de mails échangés pour finalement m’inscrire. Je commence à comprendre alors que pour tout ce qui est de l’administration, il faut le prendre à la cool et mettre son stress de côté puisque de toutes façons “ça ne peut pas avancer plus vite” et puis que l’on peut toujours s’arranger. Je me vois aussi préciser qu’il faut que j’aille me procurer sans tarder ma carte d’identité colombienne, c’est-à-dire “cedula” auprès de la Migration Colombienne. Après cela, nous passons par un café avant de rentrer.

Arriver dans une nouvelle ville, dans un pays inconnu avec une culture tout de même différente, sans vraiment maîtriser la langue est toujours un peu difficile je pense. J'ai eu une chance incroyable de pouvoir compter sur Orlando et Pedro pour m'accueillir. On peut dire que la rencontre s'est faite par un heureux hasard. Un midi où l'on mangeait au restaurant "Ici Grenoble" avec mes parents, on commence à discuter avec un serveur portant le maillot de foot de la Colombie, après que mon père lui ai lancé "Aller la Colombie !!!". On apprend alors qu'il est de Bogota, je lui parle de mon échange et du fait que je n'ai toujours pas de logement et il me propose de m'aider et me dit qu'il va en parler avec son oncle qui justement, vit à Bogota. Quelques jours plus tard il me rappelle et me dit que son oncle est d'accord pour m'héberger le temps que je trouve quelque chose.

Après un peu d'hésitation, et quelques messages envoyés avec l'oncle Orlando, l'affaire est conclue et deux semaines plus tard, je débarque chez lui à Bogota.

Chaque fois que j'y pense ça me paraît encore plus incroyable que des personnes comme celles-ci acceptent d'aider une personne inconnue, vivant à l'autre bout du monde, sans rien savoir d'elle, seulement parce que le neveu de l'un deux lui a parlé une fois. Ce couple m'a hébergé plus d'un mois, m'a accompagné, m'a invité dans leur "finca" maison de campagne qui se trouve en montagne près de Bogota, Orlando m'a attendu 2h à l'aéroport. Leur geste, leur hospitalité, amabilité, m'ont vraiment surpris et touché. Je reste infiniment reconnaissante, reconnaissante aussi de ma chance d'avoir rencontré de telles personnes, comme on en rencontre rarement.



Les “Hermanos sin Frontera”, intégration par les étudiants de l’université

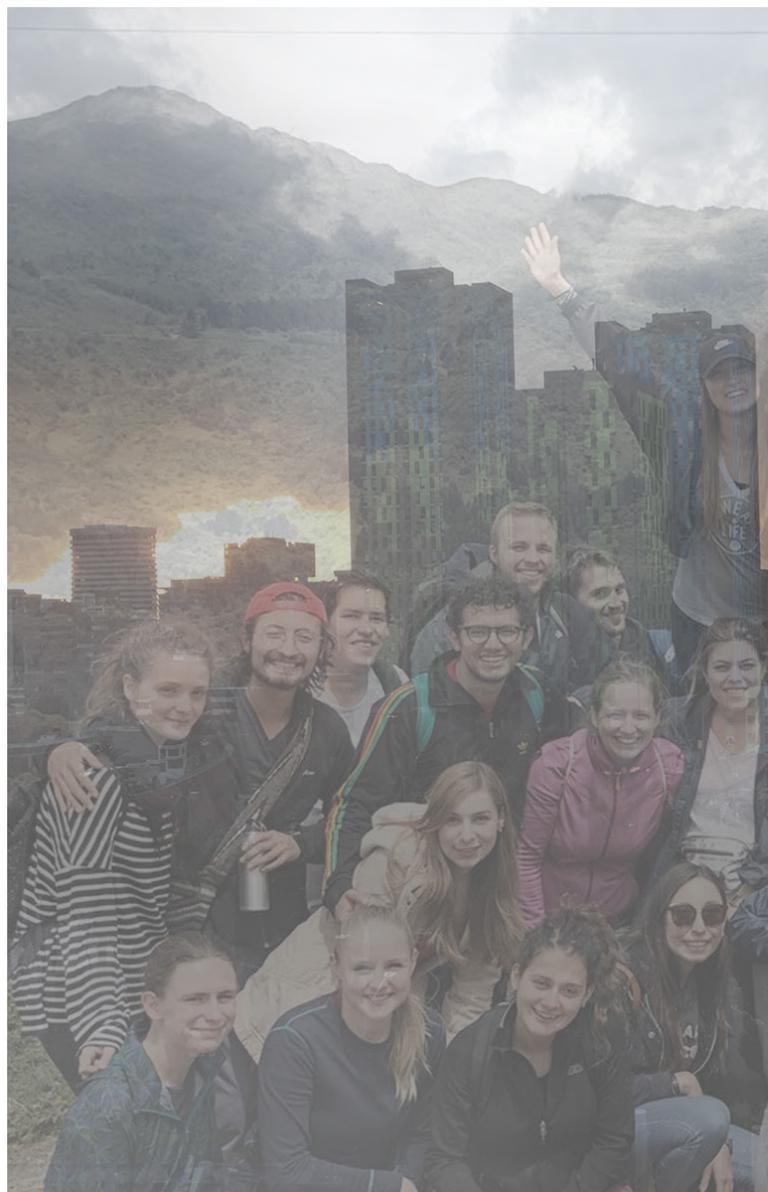
Cinq jours après mon arrivée, l’université nous accueille pour trois jours d’intégration. On assiste aussi à une conférence, une sorte de réception nous renseignant sur des détails administratifs, et le fonctionnement de l’université. Nous visitons également les bâtiments des différentes filières proposées par l’université.

Pendant ces trois jours nous sommes accompagnés et nous participons principalement à des activités organisées par les “Hermanos sin fronteras”, une association d’étudiants de l’université s’occupant des étudiants en échange. Nous participons à un cours de salsa, nous découvrons lors de diverses présentations, comment se déplacer dans Bogota, les lieux à voir, la nourriture typique. Et puis forcément après l’université, la découverte de Bogota et de la vie étudiante se poursuit chez des étudiants, dans des bars, où nous faisons connaissance les uns les autres. Dans les jours qui suivent, nous montons au Montserrate, église perchée au sommet d’une petite montagne à côté de l’université, et symbole de Bogota. La montée n’est pas facile mais nous arrivons finalement au sommet, à 3000m d’altitude, fiers de cet exploit.

Sur le reste de l’année ces étudiants ont continué à nous apporter une aide sur toutes les questions scolaires et administratives mais aussi à organiser des événements, pour nous inclure nous “petits nouveaux étrangers”. Des événements tels que des randonnées dans les alentours de Bogotá, des rendez-vous périodiques dans des bars de salsa, des sorties découvertes du Street Art, du café,... nous faisant découvrir peu à peu la culture du pays et prendre part à la vie citadine colombienne.

L’université regroupe aussi de nombreuses associations étudiantes autour de différents thèmes. Les étudiants en échange ont aussi pu s’inclure un peu plus en rejoignant ces associations et les réunions organisées. Pour ma part je rejoins un groupe de poésie et d’expression en tout genre (poésie, rap, théâtre, texte, chant, musique...) ce qui m’aidera beaucoup à m’exprimer plus aisément, et permettra de rencontrer davantage de colombiens.

Cet accueil à l’université m’a paru incroyablement bien organisé mais aussi très chaleureux. Nous avons été introduits aussi bien dans la vie universitaire que dans les activités plus privées et extrascolaires des étudiants, ce qui a largement facilité les rencontres. Beaucoup de ces étudiants “Hermanos sin Fronteras” sont peu à peu devenus des amis. Cela m’a aussi fait repenser à l’accueil des étudiants étrangers à l’ENSAG. Je crois en effet qu’il reste beaucoup à faire de ce côté-là.



2. UNE VILLE CHAOTIQUE ET PLEINE DE CONTRASTE

Le paysage varié de la rue

Lorsque Orlando, juste après mon arrivée m’emmène sur la Septima, il est 17h et la rue est agitée. Nous nous confrontons et mêlons directement à l’agitation de l’avenue piétonne. C’est le chaos tel que l’on peut s’imaginer des villes d’Amérique du sud. Tout autre que le calme qui règne dans les petites rues de Grenoble. Les gens se bousculent, les passants se mêlent aux vendeurs de rue, aux vélos. Il faut être attentif et l’on s’arrête plusieurs fois aux intersections pour laisser passer ces vieux bus bleus qui crachent de la fumée noire. Nous remontons ensuite pour arriver jusqu’à l’entrée de l’université, dans une rue plus calme à côté d’un parc, et du quartier historique la Candelaria. Nous redescendons ensuite vers son immeuble, en passant nous voyons, indiquant les rues, des numéros, des numéros de “calle” et des numéros de “carreras”. Orlando m’explique comment marche la classification des rues, et les adresses ici mais j’ai du mal à comprendre. Je comprendrai ensuite à force de déambuler et de me perdre dans les rues comment marche ce système.

Les carreras sont les rues qui vont du Nord au Sud, la première est celle qui longe le Cerro Oriental. Les calles vont de l’Est à l’Ouest (ou de l’Orient à l’Occident comme on dit ici). Plus on monte au nord, plus le numéro de la calle est grand. Dans la candelaria on passe la calle 0 et les numéros sont en allant plus au sud, suivis de la mention “Sur”. La carrera 7 est juste appelée “Septima” pour son importance.

Il me faut ensuite bien deux jours avant de sortir seule, de me mêler à la foule, à l’agitation de cette ville débordante d’énergie, menaçante mais fascinante à la fois. Et puis je rencontre Laurane lors d’un café, étudiante aussi de l’Ensay venant faire son master à Bogota. On discute on échange nos idées, nos excitations, nos angoisses, nos galères et puis ça va mieux.

Cette première vision que j’ai de la ville représente bien celle-ci telle qu’elle est (bien que ma forte impression de touriste européenne déforme sûrement un peu la réalité). Mais le plus incroyable une fois que l’on s’habitue à l’agitation des rues du centre c’est le contraste, la coupure que l’on peut ressentir parfois simplement en changeant de rue.

On passe de la Septima avec tout ces cris, ces vendeurs vendant à même le sol, ces hommes et femmes avec leur radio dansant la salsa, ces gens qui se marchent dessus, ces vélos qui se fauillent dans la masse ; au parc Bavaria, entre ses hautes tours de briques, vert et tranquille, où les habitants sortent leur chien. Au-dessus c'est "La Macarena" un quartier résidentiel assez jeune et alternatif, les "bobos" de Bogota, mais attention de ne pas dépasser la calle 32 parce qu'au-delà, l'on s'aventure dans les petites rues étroites de la Perseverancia, quartier peu recommandable si l'on tient à sa sécurité. Et puis un peu plus loin on croise l'avenue Jimenez, où passent tous ces bus rouges les "Transmilenios", les gens y circulent encore mais

ne descendent pas trop car en dessous, c'est la "Caracas", avenue quatre voies où est concentrée une bonne partie du trafic et où mieux vaut ne pas s'aventurer trop tard. En descendant vers le sud on arrive sur la place Bolivar, entourée par des édifices massifs et peuplée majoritairement en semaine par les centaines de pigeons qui recouvrent les dalles, mais qui en fin de journée devient la sortie habituelle des familles ou des solitaires cherchant à se réchauffer avec une "aromatica" ou un "canelazo". Juste en dessous on arrive à San Victorino, des rues et des rues sales, bondées et pas très rassurantes, mais regorgeant de boutiques ou tout s'achète pour un rien, les meilleures affaires de la ville si l'on n'a pas peur de s'y aventurer.

Dans l'ordre les photos suivantes : San Victorino - La Septima - Plaza Bolivar - Une rue de la Macarena

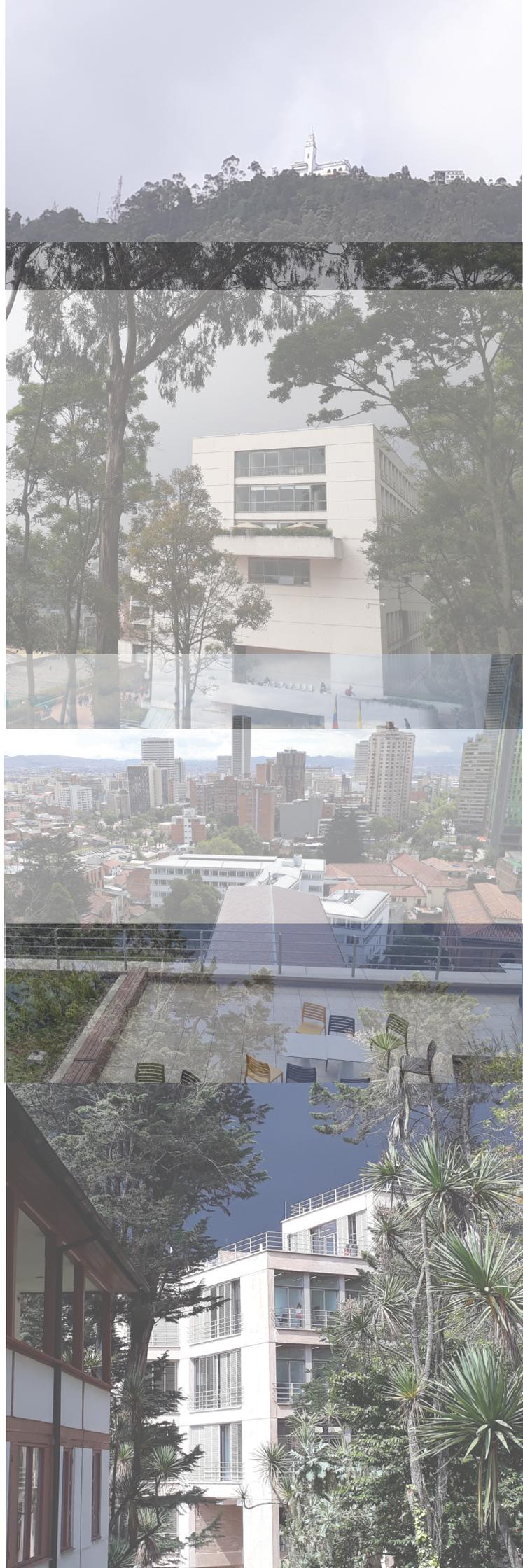




L'université de Los Andes, un microcosme coupé de la réalité de la ville

L'université se situe dans la Candelaria, quartier historique dont les rues sont relativement calmes. Dans la pente bordant le Cerro oriental, elle offre une vue imprenable sur la ville d'un côté et sur la montagne et la forêt de l'autre, avec le Montserrat et la Virgen de Guadalupe. Franchir les tourniquets qui marquent l'entrée de l'université, c'est passer dans un autre monde. En effet l'université est une zone protégée, où tout est organisé, beau, propre, où la richesse s'exprime ouvertement. Elle dispose de nombreux bâtiments, espaces verts, restaurants, boutiques, bibliothèques, et d'un grand centre sportif. Los Andes rassemble une élite, celle qui peut payer le prix exorbitant des études dans cette université, la plus chère du pays. Ces étudiants payent un prix que même la plupart des étudiants français ne peuvent pas se permettre, alors quand on en vient à comparer au niveau de vie des Colombiens on se rend compte que l'on étudie parmi une minorité chanceuse, peu représentative de la population de Colombie.

En effet l'université et la vie qu'y mènent ses étudiants détonne avec la réalité du pays. C'est une île "protégée" de l'agitation extérieure, pourtant construite dans le quartier le plus ancien du pays, où des populations aisées et des touristes côtoient les sans-abris. Devant les vendeurs de rue, les étudiants se font récupérer en taxi ou par des chauffeurs privés. La plupart des étudiants vivent dans les quartiers résidentiels du Nord, et à peine les cours terminés ils rentrent chez eux. Beaucoup nous avouent par la suite ne jamais avoir marché et découvert le quartier de l'université "La candelaria", jugé trop dangereux, ils semblent rester dans leur classe sociale, cocon protecteur. L'université ne semble qu'un lieu de passage ou ils ne cherchent pas non plus à rencontrer de nouvelles personnes, se contentant de leurs amis du collège. Heureusement certains font exceptions, et avec le temps j'apprends à accepter les coutumes, les différences, et comprendre certains comportements.





2/ ARCHITECTURE



1. L'ARCHITECTURE EN COLOMBIE À TRAVERS LE REGARD ET L'EXPÉRIENCE VÉCUE

Une diversité du style architectural, à l'intérieur de la ville mais aussi entre les régions

Lorsque l'on parle de l'architecture Colombienne, nous vient souvent en tête l'architecture coloniale et l'architecture vernaculaire de certaines régions. J'ai pu en découvrir certaines lors de mon voyage.

Lors d'un premier voyage je suis allée sur la côte Caraïbe à "Cartagena". Le cœur historique de Carthagène est constitué entièrement d'une architecture coloniale. Les maisons s'étendent sur plusieurs niveaux, sont très colorées et pour certaines ont des balcons soutenus par des "pilotis". L'ensemble de ce centre historique est classé au patrimoine de l'Unesco.

Toujours dans les caraïbes on découvre un style architectural totalement différent dans le parc naturel Tayrona, près de Santa Marta. Lors de notre séjour dans le parc, nous avons dormi dans des hamacs sous une structure de bois recouverte de feuilles de palmes. De même l'espace de réfection, était une structure poteau poutre recouverte de feuilles de palmes, protégeant des fortes pluies du mois d'octobre. On retrouve une architecture semblable en Amazonie dans la forêt près de Leticia,

architecture permettant une ventilation naturelle et une protection face à la pluie, nécessaires dans ces climats tropicaux, chauds et humides. De plus cette architecture est possible grâce aux ressources locales (bois, feuilles) et à un savoir-faire ancestral (tissage pour toiture, assemblage...).

Dans la région du Santander, Barichara est un petit village calme où les rues sont faites de pierres, et les façades des maisons de pisé et recouvertes de chaux. Sous les toitures orangées, l'on peut voir depuis l'intérieur un système de poutres assez impressionnant, laissé apparent.

Les "fincas" de la zone cafetière sont encore d'un autre style qui regroupe des caractéristiques de l'architecture hispanique et précolombienne. Ces maisons traditionnelles rurales s'organisent autour d'un patio central, selon la forme d'un L, O ou U. Elles se construisent sur un ou deux étages avec un toit à quatre pentes. La maison est bordée par un corridor extérieur longé de fines colonnes en bois taillé. Les façades sont en pisé. La structure bois de la maison est généralement peinte dans des couleurs vives comme le rouge, bleu, ou vert.





N'ayant jamais vraiment entendu parler de l'architecture de Bogota en France, je suis arrivée dans cette ville et ai commencé à l'explorer et y déambuler avec curiosité. La capitale de la Colombie abrite 8,181 millions d'habitants et sa superficie est de 1 141 748 km². Cette ville est immense, de cette immensité que l'on ne peut s'imaginer avant de la voir. Pourtant lorsque l'on s'y plonge on se rend vite compte que la connaître entièrement est impossible, et l'on se crée un quotidien au travers de seulement quelques quartiers, qui pour moi ont été la Macarena où je vivais et la Candelaria où j'étudiais. En dehors de ceux-ci on compte de nombreux autres quartiers tels que suba, usaquen, chapinero, teusaquillo, usme, ciudad bolivar,... chacun avec une architecture différente mais à l'intérieur desquels l'architecture varie aussi, bien qu'elle reste majoritairement en brique.

Dans le quartier de la Macarena on observe principalement des maisons ou immeubles de deux ou trois étages, qui ont été divisés en plusieurs appartements. Ces maisons pour la plupart ont été construites dans les années 70-80, après que Rogelio Salmona lance l'urbanisation de cette zone en concevant "Las torres del parque" (les tours du parc) reconnues aujourd'hui comme patrimoine architectural, et l'aménagement du Parc de l'Indépendance. Dans le secteur en contrebas on trouve aussi des édifices plus anciens comme La plaza de toros datant de 1930 construite en brique dans un style hispano-mauresque. Sur l'avenue la Septima on rencontre le Musée Nacional, ancien panoptique datant de 1951.

Le quartier Chapinero a commencé à se développer dès 1850 et a poursuivi son urbanisation tout au long du XX^{ème} siècle. On y retrouve des styles très variés comme des maisons en briques au style anglais, des villas qui font penser aux maisons victoriennes, et des tours de briques dans un style plus contemporain.

Teusaquillo se développe entre les années 30 et 50, les conditions urbanistiques à ce moment sont bien définies, chaque maison était généralement de deux étages dans un style anglais et précédée d'un petit jardin ou cour

donnant sur la rue. Mais lorsque l'on s'y promène on trouve des maisons de tous styles, néocolonial, art déco, moderne, certaines bien surprenantes.

Entre les secteurs de Sante Fe et de la Candelaria on retrouve un style architectural vraiment diversifié. Dans les rues se détachent notamment deux tours bien connues, les plus hautes de Bogota, La Colpatria et la BD Bacata, construites en 1979 et 2015 ; de béton, verre et acier.

En descendant plus au sud on arrive dans la Candelaria, centre historique bien connu pour ses maisons coloniales construites sur un étage dont les façades extérieures très colorées égalaient les rues étroites. Ces maisons ont originellement pour la plupart un patio intérieur. Elles sont faites d'une structure bois soutenant les murs en adobe, et d'un toit de tuiles céramiques rouges. Dans la candelaria on rencontre de nombreuses chapelles, églises et cathédrales dont La Cathédral de l'Immaculée Conception "Catedral Primada" construite en 1823 et restaurée en 1997. Cet édifice d'un style néoclassique est classé monument nacional. Il se trouve sur la célèbre Plaza Bolivar, construite en 1539, un an après la fondation de Bogota (nommée à cette époque Santa Fe) et remodelée en 1960. Également, sur la place, dans un style néoclassique, se trouve le Capitole Nacional, construit en 1847 durant la période Républicaine. Le Palais Municipal construit sur la face ouest de la place et la mairie de Bogota conservent tous les deux un style semblable à celui du Capitole mais reposent sur des bases en pierre.

Sur l'avenue Jimenez on retrouve des édifices d'époques et de styles très différents aussi, allant du colonial, au moderne en passant par le républicain.

En descendant plus au sud, les bâtiments sont construits en briques ou parpaing, dans un style de plus en plus précaire.

Dans l'ordre des photos: La cathédrale de la place Bolivar - La Macarena - Teusaquillo - Patio interieur d'une maison de la Candelaria





Bogota. Fonctionnement, dynamisme et complexité d'une ville

Bogota c'est aussi une multitude d'espaces où l'on retrouve des activités, des dynamiques, des ambiances différentes selon les quartiers, les rues, les recoins. Il y a de tout, tout se segmente puis se mélange, on retrouve tout à des endroits divers mais aussi de tout en un lieu, tout ça formant un tout rendant cette ville si incroyable.

Alors on dit que le quartier Chapinero est plus riche et bobo, la Macarena un quartier Bohème, mais entre ces jolies rues ornées de fresques murales, ces petits restaurants, on entend tous les matins la dame qui passe en proposant le journal "Vengo y tengo el Tiempo", puis l'homme passant dans les rues, et vendant ses sacs poubelles "Bolsas para la basuraaaa", et puis ces gens, "les indigentes" qui comme dans toute la ville vont récupérer ce qui peut les arranger et être utile dans les poubelles sorties. Et puis il y a le marché, à la frontière avec la Perseverancia (quartier plus insécuritaire et pauvre deux trois rues plus loin), où tous se retrouvent pour acheter à manger, prendre le déjeuner "almuerzo", ceux du quartier "Bohème", ceux qui vivent dans la Perseverancia, et les jours de corridas, les familles, ou ceux fidèles aux traditions. Teusaquillo un peu plus à l'ouest est un quartier à l'origine très ordonné, aux grandes maisons au style anglais, et pourtant aujourd'hui il est dit quartier "culturel". Et comme la culture prône la diversité, c'est un quartier où l'on retrouve galeries d'art, cafés culturels, groupes féministes, restaurants, boutiques bio et équitables, association et maison d'accueil de transgenres, et puis l'Université Nationale. Une des seules universités publiques, à laquelle accèdent seul les plus doués (scolairement), des étudiants de toute classe sociale, origine, ethnie, un emblème de la diversité. Finalement, dans ces quartiers plutôt "logements" émergent

certaines activités, encore assez régularisées mais dans lesquelles on voit déjà apparaître de nombreuses populations et identités différentes.

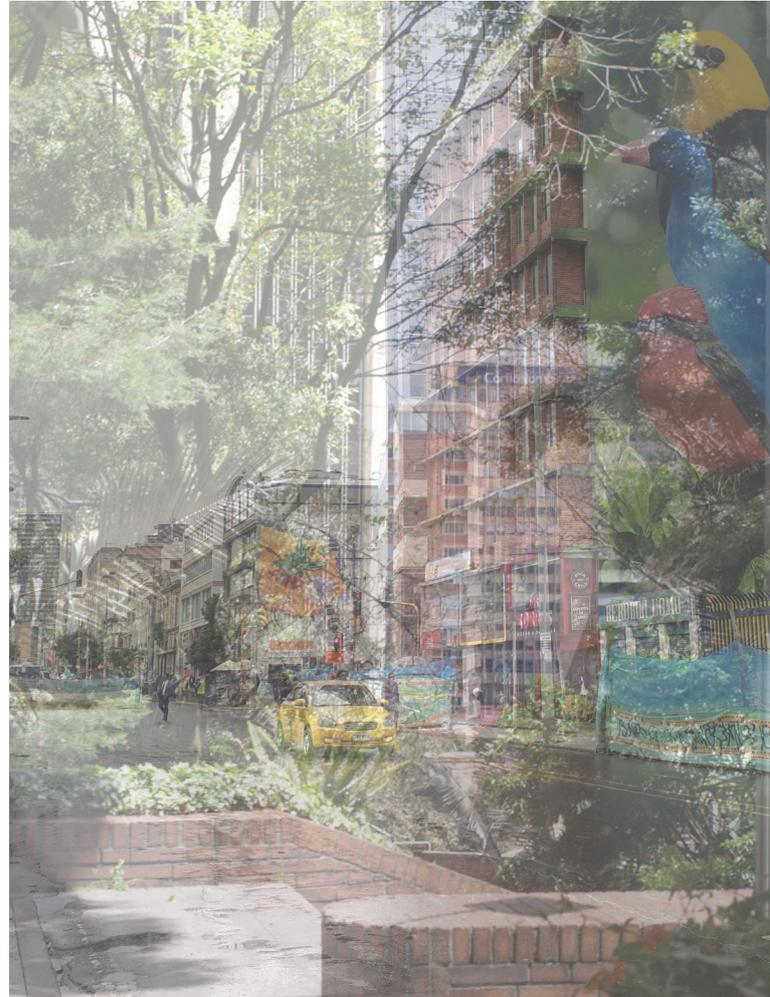
Ce qui est impressionnant c'est aussi de voir à quel point des lieux qui se jouxtent peuvent avoir une énergie et logique différente. En effet les quartiers cités auparavant sont des quartiers de logements qui s'organisent autour de la carrera Septima, où le mouvement et la vie ne s'arrêtent jamais. Et puis autour on retrouve des zones plus tranquilles et vertes comme les parcs, puis des zones de commerces très animées, puis des zones de logements d'un autre type, avec une autre population, ...

Pour moi la Septima est sans aucun doute un lieu de vie, de toute vie et en tout genre. En émane une telle énergie que ç'en est fatiguant parfois d'y être, mais en même temps elle nous emplit de vie, et on y ressent le fait que tout est un mouvement perpétuel. Entre la calle 25 et la plaza Bolivar, la Septima est une avenue piétonne entrecoupée de routes où circulent de vieux autobus. Le long de cette rue il y a des boutiques à bas prix, et puis tout au long, des vendeurs d'artisanat, des danseurs avec leur chaîne stéréo, des gens qui crient, de la musique venant de toute part, des habitués jouant autour d'une dizaine d'échiquiers installés là en plein air, dans le passage. Parce que c'est bel et bien un lieu de passage dans mon expérience. Et pourtant pour d'autres c'est leur quotidien, les joueurs, les vendeurs, qui arrivent à ne pas bouger dans un tel tourbillon, celui-ci les entoure et se révèle tout compte fait être un lieu de vie.

Le long de la Septima on rencontre de nombreux parcs comme le parc Bavaria, le parc de l'Indépendance, le parc nacional, à l'intérieur desquels s'exerce une énergie tout à fait différente. Ces grands espaces verts, comprenant de nombreux arbres, des sentiers pour s'y balader, des lieux pour s'asseoir, sont davantage des lieux pour se reposer, s'y promener, généralement avec une intention, ne serait-ce que celle de prendre un moment pour ne rien faire. D'autre part ces espaces tels que des taches vertes contrastent le tapis très bitumé, et briqué de la ville.

De même, les “humedales” nom donné par les Muisca, groupe indigène de la Sabana de Bogota, à des zones marécageuses abritent un véritable écosystème. Celles-ci, considérées comme zones protégées à grande importance biologique, sociale, culturelle, écologique, sont très nombreuses dans la ville et sa périphérie.

Enfin la candelaria c’est la couleur, l’histoire et puis un grand mélange de tout, autant dans le style architectural, que la population qui fréquente le quartier, le type d’activités, ... Encore de nombreux vendeurs vendent leur artisanat, bijoux de pierres et tressages, sacs traditionnels, vaisselle de céramique noire dite “barro”. Plus bas encore on trouve la Plazoleta del Rosario, d’autres types de vendeurs, ceux-ci se tiennent debout et attendent que les clients viennent leur parler, et demandent à voir leur précieux trésors, la pierre d’émeraude. Ce métier là il se transmet de père en fils dans certaines familles. Entre les vendeurs circulent les locaux, et les touristes. En effet c’est un quartier à la fois très touristique et traditionnel, on y retrouve autant d’hôtels et d’auberges de jeunesse, que de bars salsa, et restaurants plus typiques. Les rues de la candelaria sont faites pour s’y promener, s’y perdre, s’arrêter prendre un café, une tisane, un ajiaco (soupe typique de Bogota), admirer les fresques et les graffitis, s’asseoir sur le pas d’une porte, se rencontrer, ... Seul les familles colombiennes plus riches vivant dans les quartiers Nords, sont difficiles à croiser là bas. En effet ce quartier conserve une mauvaise réputation, due à son histoire, qui motive une certaine crainte d’une part de la population. Il y a quelques années, le Cartucho, ex Bronx y faisait sa loi. Le quartier a donc été lieu de nombreux enlèvements, règlements de compte, torture, tueries, trafic de drogue, vente d’armes, ... Il a été démantelé totalement en 2003 par une opération humanitaire et urbanistique menée alors par le maire Enrique Peñalosa. Bon nombre d’habitants du Cartucho furent tués et des édifices détruits, mais beaucoup d’autres se sont déplacés reconstituant un quartier semblable appelé le Bronx.



Bogota à l'échelle du grand territoire, débats et enjeux

Bogota est située dans le département du Cundinamarca, et s'étend sur un plateau à 2600 mètres d'altitude, entre des montagnes appelées les "Cerros". Tout autour de la ville s'étend la Sabana, un ensemble de plaines entrecoupées de montagnes, de ruisseaux et rivières, créant un paysage unique et typique de la région. La Sabana est délimitée par les cordillères andines et les différents glaciers que sont le Tolima, le Huila et le Ruiz. L'air y est frais et sec et on ne compte que deux saisons, la saison des pluies (hiver) et la saison sèche (été). La température tout au long de l'année se maintient entre 10 et 20 degrés.

La ville a été construite sur ce qui était originellement un lac, ce qui explique l'humidité du sol encore présente aujourd'hui, et l'existence de nombreux ruisseaux, et cours d'eau. En effet une rivière passait dans Bogota auparavant, mais celle-ci a été enterrée avec l'urbanisation de la ville et il n'en reste aujourd'hui qu'un flux contrôlé, mais qui peut rapidement déborder lors de grosses pluies. Parmi les différents résidus d'eau sur le plateau Bogotanaï, on retrouve les "humedales" cités précédemment. Ceux-ci font partie intégrante du cycle hydrologique et participent à la régulation de celui-ci, luttant contre les conséquences du changement climatique. Ils constituent une réserve d'eau lors des périodes sèches et permettent de dévier et de retenir l'eau lors de grosses inondations. De plus, avec les différents parcs de Bogota, et les forêts grimpantes sur les montagnes, ils constituent le poumon vert de la ville. Actuellement la question environnementale est véritablement considérée par les dirigeants et la population. De nombreux projets et débats émergent sur la question. En effet j'ai pu étudier dans un cours appelé "Paysage Urbain" le projet de la réserve Van der Hammen. Celle-ci est pensée comme une frange qui connecte les Cerros avec la rivière de Bogota, incluant parcs, champs, et humedales.

Son importance réside dans la permission d'une restauration écologique des écosystèmes et d'un sol stable et fertile, ainsi que la maintenance d'un corridor hydrique supportant le changement climatique, et la purification de l'air dans une ville si contaminée.

Le questionnement sur la ville verticale est encore d'actualité également. Pour l'instant Bogota suit un mode de développement horizontal très controversé puisque la ville continue de s'étendre sur la Sabana. Après avoir englouti des villages à l'origine indépendants, se retrouvant alors en périphéries, comme Usaquen, elle occupe peu à peu des zones champêtres, forestières et montagneuses protégées. Les Paramos, s'étendant sur la partie arrière et haute des Cerros (comme celui de Chingaza ou Sumapaz), sont propres au paysage Colombien et font partie de ces zones menacées. Le Paramo, est un biotope, un environnement que l'on peut rencontrer à partir de 2900 m d'altitude. C'est un plateau qui regroupe une biodiversité très importante parmi laquelle on retrouve le Frailejon, plante typique du Paramo. Le Paramo est très humide et protège des nappes phréatiques et des lacs qui constituent une source importante d'eau potable pour les villes.

Ci dessous, le Frailejon



Lors de mon projet d'architecture du premier semestre, nous avons pu travailler avec Asoarce, une association d'agriculteurs qui cultivent de manière biologique, dans le Paramo Guerrero, dans l'optique finale de leur proposer les infrastructures requises pour pouvoir obtenir la certification biologique des produits cultivés. L'association, démontre de manière intéressante et juste comment trouver un équilibre entre la nécessité de subvenir aux besoins humains, et la protection de la Nature et du Paramo, à travers une agriculture raisonnée et respectueuse de l'environnement, un respect de l'eau et la terre et un projet de reforestation active avec la plantation de nombreux arbres. Obtenir la certification bio, en plus de s'assurer de la santé des consommateurs et de l'environnement, c'est aussi pour cette communauté, pouvoir s'assurer de vendre au bon prix, et bénéficier d'une juste rémunération. En effet le milieu "paysan" en Colombie est dur et il est fréquent pour les agriculteurs et les travailleurs ruraux de se faire exploiter par les grandes industries alimentaires. Ceux-ci constituent alors une main d'œuvre vulnérable et peu chère, facile à exploiter par les multinationales. Les femmes sont les plus touchées dans le milieu paysan, en plus du travail aux champs, elles doivent aussi s'occuper

des enfants et de la maison, et sont souvent discriminées pour leur genre et abusées. Ainsi le déplore Oxfam, organisation internationale agissant contre les injustices et la pauvreté "La souffrance humaine est ingrédient de ce que l'on consomme".

Les Paramos sont aussi des lieux qui ont été touchés par la Guerilla. Beaucoup de paramilitaires lors du conflit contre les Farc (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie), se sont appropriés des terres dans ces zones, ce qui a généré d'autres conflits et le déplacement forcé de nombreux paysans et populations qui y habitaient. Aujourd'hui encore, les structures armées du gouvernement ou autre, encore présentes dans les Paramos affectent le quotidien et la mobilité de ses habitants. D'autre part, encore en 2015 sont enregistrées de nombreuses demandes de restitution des terres volées durant le conflit armé. Enfin dans le cadre des accords de paix et de la restitution d'une justice sociale, le gouvernement promet la mise en place de réserves indigènes et de Zones de Réserves paysannes

(Zona de Reserva Campesina – ZRC) dans certains Paramos touchés par le conflit. La ZRC se définit comme "une stratégie destinée à promouvoir et stabiliser l'économie paysanne, surmonter les causes de conflits sociaux et, en général, créer les conditions pour l'accomplissement de la paix et la justice sociale" (Decret 1777 de 1997, cité dans Osejo 2012).

Ci dessous, le Paramo de Mata Redonda et l'association Asoarce



2. ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE À L'UNIVERSITÉ

L'enseignement à Bogota s'avère être très différent de celui de l'ENSAG en France. En effet l'architecture est une filière de l'université et s'enseigne sur le site de celle-ci, de même que toutes les autres filières. Les étudiants se mélangent plus et l'enseignement et l'expérience de l'architecture s'ouvre alors d'avantage sur les autres disciplines. Les cours sont en libre choix, et même si un tronc commun est obligatoire pour l'ensemble des étudiants en architecture, chaque étudiant peut se créer son propre parcours choisissant des cours appartenant à d'autres domaines, comme l'art, les sciences, la littérature, l'histoire... L'intérêt est que, contrairement à la France où tout est uniformisé et sectorisé, en Colombie, chaque étudiant peut se créer un profil spécifique qui correspond davantage à ses aspirations et intérêts. La diversité au sein des cours de la filière Architecture est telle qu'un étudiant peut choisir de se tourner vers certaines faces de celle-ci qu'il affectionne davantage : plus technique, plus vernaculaire, plus sociale, plus artistique, plus liée à l'urbanisme, au paysage...

Les heures de cours sont moins nombreuses qu'en France mais sont compensées par un travail individuel nettement plus lourd, il me semble. De petits projets et travaux de recherche et d'études amènent peu à peu au long du semestre, à des projets plus importants jusqu'au final. J'ai beaucoup apprécié le fait de travailler sur des projets réalisables ayant un but précis, en parallèle et en lien avec des personnes concernées. Ceux-ci m'ont énormément appris sur le contexte actuel de la Colombie, la culture et les enjeux présents aujourd'hui. En effet au premier semestre ont été abordés des questions comme l'eau, l'appartenance des terres, le milieu paysan, la discrimination raciale envers la communauté afro et indigène, la discrimination de genre et le féminisme, la guérilla, les accords de paix, les écosystèmes en danger tels que les Páramos.

Nous avons étudié les métiers traditionnels de Colombie et pu travailler avec des personnes de différents milieux leur proposant un objet ou une installation permettant de les aider dans leur travail. Par la suite nous avons travaillé en lien avec une association de paysans. Au deuxième semestre nous avons travaillé avec la participation de jeunes en centre de détention, sur un projet de réformation des centres actuels de détention pour mineurs. Ces différents cours m'ont permis de rencontrer des personnes incroyables que je n'aurais pas forcément rencontré dans le milieu où j'étudiais et qui m'ont beaucoup appris, ainsi que de découvrir et de me confronter à une réalité du pays, certes déconcertante mais existante et à prendre en compte.

Le rapport avec les professeurs est également nettement différent de la France. En effet les cours se font toujours par petits et moyens groupe, si bien qu'un lien et une certaine confiance se crée entre les élèves et les professeurs. Les professeurs sont disponibles directement pour toute interrogation, ils sont très ouverts à la discussion et à l'écoute.

D'un autre côté, étant en université privée, beaucoup d'étudiants semblent se laisser guider à travers l'université et presque materner par celle-ci. Beaucoup viennent en cours sans réel investissement, et ne cherchent pas forcément à créer des liens avec d'autres étudiants que leurs amis du collège ou du quartier. Leurs journées et passages à l'université semblent faire partie d'une routine qu'ils n'ont pas forcément l'intention de changer. Cependant et finalement heureusement, comme n'importe où, le fait de passer des heures, travaillant sur un projet d'architecture en groupe, permet de créer des liens forts entre étudiants.

3. QUOTIDIENNETÉ, DÉAMBULATION, PARTICIPATION ET INTERVENTION DANS LA VILLE. CRÉATION D'UN ESPACE AUTANT ARCHITECTURAL QUE SOCIAL

Je pense que l'architecture et l'organisation de la ville a entre autres un but social. Celui de créer du lien entre les gens, du lien entre les activités et les passages de chacun, pour révéler des espaces à travers des actions communes et individuelles et des rencontres volontaires ou non. Ces liens et ces échanges pourraient permettre à la population, une ouverture, des découvertes, et une amélioration de son quotidien. Mon intérêt se porte alors sur la création d'espaces matériels ou "sociaux/sensibles" dans la ville (par là j'entends des espaces créés par l'activité humaine et les interactions qui s'y déroulent, et non forcément construits), formels ou informels, et sur comment l'implication de la population peut se révéler active ou bien passive dans la formation de ces espaces ou lieux.

Une activité et des interactions comme processus de réflexion, de reconnaissance et de lutte personnelle. Comment la participation et l'implication de la population dans le processus architectural rentre dans une démarche de restauration de la justice.

Dans un premier temps j'aimerais parler de mon projet du second Semestre, "Architecture et Education pour la Diversité", dans lequel nous avons eu l'opportunité d'avoir une expérience de partage et de participation de la part d'une population concernée par le projet. En effet nous avons travaillé sur la Justice Restaurative et les espaces où l'on pouvait développer ces processus, tels que l'espace public, les espaces d'enseignement, les espaces non privatifs de liberté, et les espaces privatifs de liberté.

Mon groupe a travaillé sur ces derniers et après avoir fait des recherches sur les différents espaces de ce type, nous avons pris contact et visité plusieurs Centre de détention pour mineurs, appelés "Reformatorio", ou plus justement CAE, Centres d'Attention Spécialisée. Dans ces centres, on peut rencontrer des jeunes à partir des 14 ans jusqu'aux 25 ans car ce type de détention est réservé aux mineurs mais la peine maximale s'élève à 8 ans. La vie y est très régulée et ordonnée, la journée se divise entre les temps de classe (éducation), les temps d'atelier (ateliers divers proposés aux jeunes tels que couture, menuiserie, coiffure, arts plastiques), les repas, les temps libres et les réunions avec les familles, les pédagogues et psychologues. Dans certains centres ou davantage de liberté est donnée aux jeunes, certains obtiennent le droit de sortir en journée pour étudier à l'université. Ces centres font partie d'un processus de Justice Restaurative. Celle-ci se base sur trois étapes : la Reconnaissance, la Réparation et la Réintégration. A l'aide du médiateur, la victime et l'offenseur se retrouvent pour échanger. L'offenseur doit alors reconnaître publiquement ses torts, et arriver à un accord avec la victime sur comment réparer son erreur. S'en suit alors une démarche de réintégration progressive de l'offenseur. En Colombie, ce type de justice est actuellement en développement, et s'oppose à une Justice traditionnelle basée sur la punition et la vigilance, mais nécessite de la population, une certaine ouverture d'esprit pour permettre le dialogue, ce qui reste encore aujourd'hui compliqué. D'autre part, il reste beaucoup de choses à mettre en place et repenser, dans les centres que nous avons pu voir et au sein du système dont il est question ici. En effet beaucoup de centres sont en mauvais états et les jeunes vivent alors dans des conditions plus ou moins précaires. De plus, les activités et enseignements y existant sont en théorie sensés préparer les jeunes à la sortie du centre de détention, leur permettant de trouver une situation et du travail. Pourtant, la rigueur qui

existe dans ces centres et l'impossibilité pour les détenus de prendre des décisions, rend difficile le développement personnel et l'évolution de chacun. Beaucoup sortent en n'ayant aucun sens de la vie en société en dehors du centre, et se réintègrent difficilement. D'autre part, les ateliers proposés destinés à préparer les jeunes à un métier sont très limités et les classent directement dans une certaine catégorie sociale, sans leur donner la possibilité de se former et d'accéder à des métiers plus haut-classés et à une meilleure qualité de vie à leur sortie du centre.

L'idée de l'exercice était donc de créer un échange et de collecter un maximum d'informations sur ce type d'espaces privés de liberté, de la part des jeunes, sur leur quotidien et leurs aspirations. Nous devions pour cela créer un artefact intégrant les notions de liberté et de sa privation, nous permettant d'organiser différentes activités avec les jeunes du centre. Le but était à la fois de donner et de recevoir, c'est-à-dire que l'on voulait apprendre d'eux mais aussi qu'ils apprennent ou découvrent quelque chose de leur côté. Nous avons donc développé un dispositif appelé "entre les lignes" dont l'usage principal était de raconter des histoires et expériences de privation de liberté. Celle-ci peut être physique ou mentale, imposée par un ou plusieurs acteur(s) ou entité(s), et en tout lieu. L'artefact qui surgit de cette réflexion est une caisse triangulaire contenant plusieurs hexagones transparents, des feutres de couleur rouge, vert, bleu, des lunettes avec filtres aux mêmes couleurs, et des filtres hexagonaux aux mêmes couleurs. Sur les hexagones transparents, les participants peuvent conter leur histoire. Pour rendre cela plus ordonné et clair, chaque hexagone était doté de lignes et divisé en trois parties. Sur l'une les participants doivent écrire l'acteur de l'histoire en rouge, puis sur une autre le lieu en vert puis les émotions ressenties en bleu. Par la suite l'activité peut se poursuivre de deux manières. Si elle se fait au sein d'un grand groupe de personnes, les hexagones de chacun sont rassemblés et mis côte à côte selon les points communs (ressemblance des acteurs, des lieux) créant ainsi un réseau d'hexagones. Si l'activité se fait dans un cadre de justice restaurative avec un médiateur, l'offenseur et la victime, les hexagones peuvent se superposer dans la caisse, et les différentes réponses se révéleront entre les

lignes. Dans les deux cas, l'idée est de générer des discussions et échanges, que chacun se rende compte des points communs et différences entre les histoires, de comment l'un peut être victime dans son histoire mais offenseur dans une autre, enfin de générer empathie et responsabilisation.



Nous sommes donc plusieurs fois allés réaliser des activités avec des jeunes filles du Foyer Féminin, un centre de détention pour femmes mineures. A chaque activité nous présentions le dispositif et nous commençons par utiliser celui-ci pour se présenter chacun et raconter des histoires drôles permettant de briser la glace. Par la suite nous orientons de plus en plus les questions vers les thèmes de la liberté, de la privation de celle-ci, pour arriver enfin à raconter une expérience personnelle de privation de la liberté. Cette activité nous permet d'apprendre énormément sur leur vision de la liberté, de sa privation et de l'espace dans lequel elles sont actuellement. De plus l'activité a pu réellement générer des dynamiques sociales lors des premiers pas pour nous connaître, ainsi que le rapprochement de certains autour d'expériences communes, d'intérêts, de souvenirs, ... Les filles nous avouèrent à la fin des activités avoir vraiment apprécié le fait de pouvoir se souvenir de bons moments qu'elles avaient passés et de les partager avec les autres, d'être sorties un instant du quotidien du centre et d'avoir pu aussi réfléchir sur leur propre parcours et envies pour le futur.

Je pense qu'une telle expérience, au plus proche des personnes concernées par le système étudié, permet une réelle ouverture d'esprit et une prise de conscience d'une réalité que l'on aurait sans doute faussée, sans ce contact. En effet celui-ci et les informations que peuvent nous donner les personnes concernées et touchées par le système judiciaire actuel et le fonctionnement des centres de détention pour mineurs sont prépondérantes dans le processus d'ajustement de ce système et d'adaptation de son architecture. L'ouverture et la franchise de ces jeunes filles face à nos questions montrent aussi un réel intérêt de leur part pour l'espace dans lequel elles évoluent, l'utilité du centre pour elles, et pour leur bonne réintégration dans la société à l'avenir.

D'autre part, l'oeuvre "Fragmentos" de Doris Salcedo révèle aussi comment une activité participative très franche, à vocation architecturale, peut faire partie d'un processus de restauration de la justice. Fragmentos, décrit comme un "contre monument" par l'artiste Doris Salcedo a été réalisé en collaboration avec des femmes victimes du conflit armé Colombien.

L'oeuvre est composée de trois espaces vides articulés entre eux par une surface métallique au sol. Celle-ci provient du métal fondu des armes des Farc et du gouvernement, déposées à la fin du conflit. A partir de ce métal fondu, des plaques de métal ont été formées puis martelées par les femmes victimes du conflit pour composer ensuite le sol de l'oeuvre. Le terme "contre monument" s'oppose au monument classique qui expose une version épique de l'histoire. Au lieu de s'ériger vers le ciel, celui-ci est au sol et l'espace autour réunit les thèmes de la ruine, du silence et du vide. Selon l'artiste, à travers ce projet, s'est conçu un espace qui cherche à générer des dialogues et une réflexion constante sur les effets du conflit armé Colombien, mais aussi grâce à son échelle humaine et la paix, permettre aux colombiens de se "relever sur une nouvelle réalité".

Ci dessous : Le pavillon "Fragmentos" de Doris Salcedo
photos de Yannis Tourki X Museo Nacional



L'organisation d'un espace grâce à une action volontaire et un regroupement social autour d'un intérêt, une lutte commune

La ville et à plus petite échelle, la rue, sont des terrains propices à l'investissement, au développement d'actions urbaines. Je pense qu'un espace n'est pas forcément construit mais peut se révéler autour de dynamiques générées à certains endroits, des activités proposées, des rassemblements autour de différents thèmes. Ces dynamiques sont souvent générées par des échanges et en génèrent davantage, et dans certains cas peuvent promouvoir le changement. Alors au travers de différentes expériences vécues à Bogota, j'ai essayé de voir comment, par l'investissement d'un lieu et l'initiative personnelle ou collective, il est possible de générer volontairement un espace communicatif (formel ou non), pouvant attirer et impliquer un public plus large.

Durant cette année, j'ai pu participer à un cours appelé Bogota Ciudad Abierta (Bogota ville ouverte), au cours duquel on a pu se promener dans la ville, et découvrir certains anciens passages commerciaux qui relient différentes rues. Avec mon groupe nous avons travaillé sur le passage Rivas, construit en 1893. Dans un premier temps il était dédié au commerce de produits de luxe mais dû à sa mauvaise situation, y circulaient surtout des vendeurs ambulants et vendeurs de nourriture et d'animaux. Par la suite on y vendit davantage d'artisanat, d'ustensiles et meubles traditionnels utilisés dans le quotidien par la population, le second étage proposait des chambres à louer. A partir des années 1960, le passage devint purement un lieu de vente d'artisanat et de souvenirs. Sur la fin du semestre nous avons réalisé une installation dans ce passage, exprimant un de ces aspects qui nous paraissait important et ce que l'on avait compris de celui-ci. Nous avons, au travers de cette installation, voulu faire un lien avec son histoire dans la mesure où pour nous, c'est un lieu qui s'est formé grâce aux activités qui y ont pris place dans le passé jusqu'à aujourd'hui, et que le passage conserve encore certaines traces de cette histoire.

Le passage et ce qu'il en est aujourd'hui est aussi intrinsèquement lié aux personnes qui y ont vécu, aux gens qui y avaient et qui ont encore leur quotidien. Nous avons donc pensé à les inclure et à leur dédier cette activité. En effet l'installation s'est réalisée sous la forme de cartes postales accrochées à des fils tendus à travers le passage. Chaque carte était dotée sur le recto d'une photo ancienne ou actuelle du passage, et sur le verso, certaines portaient une anecdote sur le passé et sur la vie du passage, sur d'autres des lignes vierges. L'idée était que les passants, les commerçants et les clients puissent choisir une carte déjà écrite et la conserver, et sur une autre vierge, écrire une anecdote sur le passage et nous la laisser. L'activité s'est révélée être un double échange, beaucoup de personnes reconnaissaient certaines choses sur les photos et paraissaient heureux de se rappeler de ces moments-là et les partager à nouveau. D'un autre côté nous recevions de nouvelles histoires sur le passage, peut-être plus personnelles, plus humaines, que nous avons pu partager avec un plus grand nombre de personnes, les incitant ainsi à découvrir ces passages et lieux cachés dans la ville. Dans le cas de notre installation, je me suis rendue compte que même une action des plus infimes et éphémère, lorsqu'elle touche un point précis, la vie des gens ou un endroit, peut entraîner l'investissement et le rassemblement d'un public autour d'une chose commune et aimée, ici le souvenir.



Je suis aussi allée à un évènement féministe qui revendiquait le droit à la rue, c'est-à-dire le droit pour les femmes, de pouvoir se déplacer librement dans la ville en marchant sans avoir peur ni être importunée ou agressée. L'évènement a eu lieu, sous un pont dans un passage fréquenté par le trafic routier, et les vélos. Il était permis et conseillé de s'approprier les murs de cet espace en y dessinant, écrivant, laissant un message revendiquant ces droits et affirmant la lutte en cours. En se regroupant et créant une action collective, l'idée est de faire passer un message aux usagers de la rue, ici dans cet espace de passage. Le but n'était pas nécessairement d'avoir un impact maximum et de se rendre visible auprès du public dénoncé par cette lutte. Il était plutôt de se regrouper davantage pour montrer un soutien et une prise de conscience du phénomène et de pouvoir s'exprimer (par le dessin et l'écrit à la peinture), geste autant libérateur pour la personne qui le réalise, qu'informateur et dénonciateur pour ceux qui pourront voir le message.

Dans mon quartier a eu un lieu rassemblement d'artistes graphes durant plusieurs jours, dont l'ouverture s'est accompagnée d'interventions de rappeurs. Le graffiti est devenu plus libre depuis quelques années dans les rues de Bogota. Il peut se faire de manière légale en demandant un permis à la mairie. Le graffiti c'est un art accessible à tous, puisque son support est l'ensemble des murs et des surfaces de la ville. Il est très souvent engagé et devient ainsi un outil de lutte et de dénonciation. L'évènement, c'est-à-dire les jours où les artistes travaillaient sur leurs murs, n'avait pas forcément vocation à s'ouvrir sur un public extérieur. Mais une fois finies, les œuvres sont dédiées à la population de la ville, et l'évènement musical qui eut lieu, fut aussi une invitation à la découverte des œuvres et du message qu'elles contiennent. Le rap, provient du hip hop, culture très liée au graffiti. C'est un genre musical qui, lui aussi, est utilisé pour la dénonciation très liée à la culture de la rue, et aux problèmes sociaux comme la pauvreté, le racisme, l'exclusion. Dans le cadre de ce rassemblement les rappeurs, accompagnés d'une fillette de 6 ans, dénonçaient certains comportements et encourageaient un changement d'attitude pour une vie meilleure et un avenir moins incertain.

Le 8 mars, pour la journée de la femme la rue du quartier de Santa Fé a été investie par le "Gran Latido Soundsystem", accompagné du Centre communautaire Trans qui se tenait à côté "Red Comunitaria Trans". Les gens se sont retrouvés ainsi dans la rue, dansant sur la musique. Cette action s'adressait très clairement au public, et les gens se sont rassemblés pour se divertir mais aussi dans un geste de revendication des droits des femmes et de soutien à la communauté transsexuelle. L'espace a pris forme, de manière informelle par l'occupation d'une partie de l'espace public, mais aussi de manière mobile car selon le nombre de personnes dansant ou non et l'espace qu'elles occupaient, l'espace total était agrandi ou diminué, parfois il ne formait qu'un tout et parfois se divisait avec d'un côté des personnes qui discutaient, de l'autre celles qui dansaient, et en périphérie celles qui regardaient.

Pour terminer, je voulais présenter le parvis de la chapelle du Chorro de Quevedo, une place de la Candelaria, et des marches qui y conduisent. Les après-midi et soirs, des conteurs et comiques s'y installent pour raconter histoires et blagues. L'espace n'est pas modifié architecturalement, rien n'y est ajouté sauf la présence humaine, celle de l'homme ou la femme se tenant debout devant la porte de la chapelle, et du public qui s'amasse peu à peu sur les marches. Cette présence, le bruit des voix, des applaudissements, des rires, permettent à l'espace de devenir autre. Un espace temporaire se crée alors sur un autre déjà existant. Celui-ci est volontaire mais non contrôlé, en effet pour conter des histoires, il faut avoir un public, mais il n'y a pas de public qui se rassemble sans un conteur d'histoire. La présence du conteur initie alors la création de l'espace qui s'organise librement par la suite.

Dans l'ordre les photos suivantes : le rassemblement Street Art, le Soundsystem du 8 mars, les contes au Chorro



La révélation involontaire d'espaces intermédiaires, d'entre-deux

Dans la ville apparaissent enfin de nombreux espaces révélés plus involontairement par l'action humaine, l'instinct, le hasard. Des lieux quelconques de la ville trouvent une importance pour et par certaines personnes qui développent un lien particulier avec ceux-ci et les révèlent comme espaces spécifiques.

Par exemple le marché de la Perseverancia, qui n'appartient à personne et à tout le monde en même temps. Il pourrait n'être qu'un lieu de passage où chacun ne fait qu'acheter ses produits quotidiens avant de repartir, mais ce marché apparaît être aussi un lieu dans lequel chacun des habitués, créé son espace, en se mettant en relation avec les gens, les recoins et les produits, et en fait ainsi un "bout de son chez soi". Pour ma part c'était devenu une activité et un moment de bonheur que d'aller sur le marché. Chaque fois j'y retrouvais un univers familier, non un passage obligatoire mais plutôt un espace chaleureux comme une pièce de vie, révélée à travers des contacts et habitudes : la discussion avec Jaime le marchand de légumes, le choix des avocats, le goût de la mandarine qu'il m'offrait, le remplissage de mon panier en récitant le nom de chaque fruit et légume.

Comme espace d'entre deux, il y a aussi la porte d'entrée de la maison de Juan dans la Candelaria. Celle-ci donnait directement sur une rue touristique, où les artisans vendaient leurs produits, où les étudiants et touristes venaient se promener. Alors l'encadrement de cette porte devenait un espace polyvalent. Parfois on s'y installait pour prendre un café en profitant du rayon de soleil, et en permettant au chien de faire un tour dans la rue, d'autres fois elle permettait à des étudiants de s'asseoir pour engloutir rapidement leur déjeuner avant de reprendre les cours, ou encore elle pouvait être le fond parfait pour une photo.

En dessous de l'université, la petite place de la Pola, se remplit tous les soirs d'étudiants. En Colombie jusqu'à peu, il était impossible de boire dans la rue, sous peine d'arrestation, les jeunes sortant des cours prenaient alors un moment de détente avec leurs amis et buvaient une bière sur cette place. En effet autour de celle-ci se trouvent des boutiques du type épicerie fournissant la bière. La place avec le regroupement d'étudiants et la vie qui s'y développe devient alors un espace intermédiaire de "sécurité" permettant aux jeunes de créer un corps moins accessible aux contrôles de police et de se réfugier dans les boutiques lors de leur arrivée. Dans la journée la place est un tout autre espace, pratiquement désert que traversent seulement quelques passants et étudiants.

Enfin comme dernier exemple je donnerai l'avenue Septima encore une fois. Celle-ci est à l'origine une rue piétonne traversée également par des pistes cyclables, une avenue uniquement faite pour le passage, la circulation, pour ne pas s'arrêter. Et pourtant les commerçants, danseurs, mimes qui s'y installent ouvrent une possibilité d'usage différente. Certaines personnes s'arrêtent pour regarder les marchandises ou les danseurs de salsa, d'autres s'assoient pour manger rapidement un perro caliente (hotdog), ou se lancent dans une partie d'échecs, toutes ces personnes créent des enclaves dans l'ensemble mouvementé de l'avenue, des micro-espaces plus stables, plus calmes, où l'échange est possible, où l'on peut retrouver un contact humain.



3/ VISION DE L'ARCHITECTURE ET DU MÉTIER D'ARCHITECTE

UNE ARCHITECTURE PAR ET POUR L'HUMAIN

Je pense que l'architecture est le témoignage d'une époque, d'une culture, d'une manière de vivre, des enjeux qui existent, de l'environnement dans lequel elle se trouve. Et l'architecture est vivante, c'est-à-dire que les choses construites bougent, changent avec le temps, toujours dans une optique de s'adapter et se réadapter au monde qui l'entoure, à la vie qui la traverse. L'architecture est intrinsèquement liée à la vie, aux dynamiques humaines. La manière dont les gens vivent, interagissent, les désirs qu'ils ont, les actions qu'ils réalisent, et les conséquences de ceux-ci impactent l'architecture, l'organisation de leur environnement, des lieux où ils vivent. L'architecture se révèle alors comme une trace identitaire, de la vie passée, présente mais aussi future. Car elle peut être conséquence d'une manière de vivre et d'un contexte, mais à la fois cause d'un changement, d'une révolution de la manière de penser, d'échanger et de vivre. L'architecture peut ainsi être utilisée comme un instrument promouvant une amélioration des conduites et de la société.

Cette architecture est celle qui m'intéresse et me motive. Une architecture qui soit révélée par le fait d'être habitée et par les actions et changements qui s'y

déroulent, intérieurement comme extérieurement. Des espaces qui soient créés et transformés par l'humain et les dynamiques qu'il engendre à travers le temps. Des lieux qui prendraient sens grâce à la vie. En réalité ma vision de l'architecture ne se réduit pas qu'aux bâtiments, mais s'étend au monde extérieur, aux espaces partagés, collectifs, individuels, à la rue, à la ville, enfin aux espaces habités et à la vie qui les révèle. En l'architecture je vois la pluridisciplinarité, je vois la météo, l'écologie, l'environnement, la nature, la culture, les traditions, l'aide et l'entraide, les échanges, les rencontres, les discussions, la participation, la résistance. J'y vois la beauté mais surtout la nécessité, j'y vois le confort mais aussi l'inconfort pour entraîner des réactions, des prises de conscience. Pour moi l'architecture est un outil physique autant que social, il répond au droit premier d'avoir un toit. Mais l'architecture n'est pas une fin en soi, sinon un moyen, le moyen par lequel l'on peut accéder à une vie meilleure, par lequel l'on peut se réunir pour échanger, se changer les idées, mais aussi proposer des activités et des actions concrètes, intégrer des populations, faire passer un message. Je pense que l'architecture ce n'est pas seulement le construit mais c'est aussi et surtout la vie qui y prend place.



1. UNE VISION SOCIALE DE L'ARCHITECTURE

L'architecture et l'organisation d'un espace de vie autour de l'identité et la création d'un "chez soi" par la quotidienneté et le souvenir

Dans l'architecture et l'organisation des espaces de vie, se révèle l'identité culturelle et personnelle des habitants. En effet les populations construisant elles-mêmes leurs maisons, comme les populations indigènes de l'Amazonie, utilisent des matériaux locaux et des techniques d'assemblage ancestrales, permettant une adaptation au contexte (terrain, humidité, climat). L'organisation des espaces de la maison permet d'identifier des pratiques quotidiennes, la manière de manger, de cuisiner, de dormir. Je pense d'ailleurs que l'un des défis de l'architecture vernaculaire est de reprendre les techniques et manières de construire ancestrales pour mieux s'adapter à certains contextes et les faire perdurer dans le temps, tout en respectant la culture et en évitant de se l'approprier.

Pour moi l'architecture ne doit pas être immuable, mais au contraire vivante. Les habitants qui se succèdent dans un espace, doivent pouvoir au cours de leur vie et de leur succession, modifier l'espace de leur maison, de leur appartement. Ils doivent pouvoir changer l'espace et son expression selon leur goût, pouvoir l'adapter à leur mode de vie, leur identité. L'espace doit pouvoir être agrandi ou rétréci, le mobilier et le revêtement du mur ou du sol doit pouvoir être changé selon les envies de chacun. Avec le passage du temps et de la vie, l'architecture se modifie, évolue, et celle-ci porte peu à peu les marques de tout ce qui s'est succédé en elle, ce qui l'a constitué, et ceux qui l'ont habitée. "Dans ses milles alvéoles, l'espace tient du temps comprimé" (G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, p.27). C'est ce qui fait le beau de l'architecture d'après moi, le fait qu'elle puisse avoir une vie aussi, incertaine, et toujours changeante en fonction de ses habitants ou passants. L'architecture d'un lieu n'est ainsi jamais terminée et évolue sans cesse jusqu'à la mort de celui-ci.

En vivant dans un espace, on développe de l'affection pour celui-ci. La position des meubles, la couleur des murs, l'ambiance qui en émane, participent à la valeur sentimentale qu'a le lieu pour chacun. L'espace matériel où l'on a vécu, ou seulement certains fragments comme de vieux bibelots, un canapé, rappellent à la mémoire des fragments de vie. Les échangent que l'on y a eu avec des gens aimés, les activités les plus incroyables ou encore les gestes quotidiens les plus banales, tout nous revient en image. L'architecture permet ainsi le souvenir. De la même manière que Peter Zumthor fait la description de la maison de sa tante telle qu'elle était dans ses souvenirs, dans "Une vision des choses" de Penser l'Architecture, je pourrais décrire au détail près le salon de ma maison à Bogota. Le canapé beige, le cendrier mexicain, les plantes en pots de céramique,

la ficelle de laine enroulée autour des barreaux des fenêtres, chaque détail s'associant aux autres devient important et fait intervenir d'autres souvenirs. Ceux des réunions et repas entre colocataires autour de la table basse, ou encore de Mattos travaillant et s'endormant sur le canapé, d'Andres jouant de la guitare. Ces images se mêlant à celles de l'espace du salon, font de cette pièce à mes yeux, le salon le plus parfait qui soit.

Enfin comme le décrit Hanna Arendt dans son écrit "Considérations morales", la "maison" ici vue comme foyer, n'existe que par l'acte de séjourner en elle. En effet je pense que c'est en développant un quotidien dans une architecture, en y passant du temps, qu'on la fait sienne, et que le simple bâtiment devient un "chez soi".

Croquis : Joséphine Bonnotte



Des espaces créés ou révélés "socialement" permettant une ville plus humaine

Les dynamiques sociales apparaissant dans la ville m'intéressent particulièrement. Celles-ci ont lieu dans différents types d'espaces, pouvant être des espaces publics, des espaces privés collectifs, des espaces "d'entre deux". Ces dynamiques permettent de donner du sens à certains espaces et d'en faire apparaître certains autres non délimités par le "construit". De ce fait, il est intéressant d'étudier comment l'aménagement d'espaces, ou au contraire la volonté de les laisser libres, peut donner lieu à des rassemblements, à certaines activités, et à des interactions entre les personnes.

Je pense que l'architecture des lieux publics, peut guider les usagers et passants, et leur proposer certaines manières d'occuper ou de se déplacer dans l'espace, tout en leur laissant une liberté. En effet les dynamiques sociales que l'on remarque dans les rues, se font beaucoup de manière spontanée et bien souvent la population a un usage de l'espace différent de ce qui avait été pensé. Les jeunes se retrouvent et occupent les marches d'une place pour s'asseoir et discuter, les personnes âgées se reposent sur les bordures de fleurs, les sans abris dorment sur les bancs, les places aux dalles bien lisses deviennent des terrains de skateboard. C'est en observant la population et son quotidien que l'on peut essayer de prévoir ces besoins, mais en ville et dans les rues, certains passent, d'autres s'arrêtent un moment, chacun fait ce qu'il veut. Les endroits ne sont pas toujours appropriés et l'on peut essayer d'aménager l'espace pour inviter les gens à certains comportements, mais il me semble que l'attitude de chacun reste difficile à anticiper, et il faut se résoudre à ce que la ville soit un terrain libre et transformable par ceux qui l'occupent. Cela nous amène donc à considérer une manière possible, de prévoir et proposer une multitude d'usages dans chaque lieu.

Je pense que le partage et le contact humain est un élément nécessaire au bonheur de chacun. L'architecture, de même, doit pouvoir

apporter un peu de bonheur dans le quotidien de chaque personne. De ce fait, une architecture désireuse de contribuer au bonheur, ou tout au moins à la bonne santé de la population, doit alors favoriser les rencontres au sein de celle-ci et pour cela proposer des espaces facilitant ces rencontres. Ces espaces pourraient à la fois permettre la rencontre entre personnes d'horizons divers, et contribuer ainsi à l'enrichissement personnel de chacun et une plus grande diversité. A l'opposé, ces espaces peuvent aussi permettre la réunion d'individus autour d'intérêts communs, dans l'optique de générer des discussions, des débats et peut être des projets collectifs.

Je pense dans un premier temps à des espaces aménagés, dans lesquels les activités promeuvent indirectement des rencontres entre diverses populations. Ces espaces pouvant être un marché, une place se trouvant entre différents quartiers, un pont que chacun doit emprunter pour rentrer chez lui, se régularaient seuls, sans intervention particulière. Le fait de pouvoir se retrouver fréquemment avec les mêmes personnes sur les mêmes lieux, donne lieu à un sentiment de partage, de "quelque chose en commun", et permet ainsi de rapprocher et de créer peu à peu, des contacts entre les gens. Ainsi avec le temps, on commence à saluer l'homme qui se fait, chaque lundi, cirer ses chaussures pendant qu'on lit notre journal à côté. On commence à discuter avec la dame qui emmène ses enfants chaque fois au même parc où l'on emmène les nôtres.

L'architecture peut aussi être un outil pour aménager des espaces animés, promouvant d'autres dynamiques sociales. En effet de plus en plus de "tiers lieux" sont aménagés pour accueillir des activités polyvalentes. Certains prennent l'allure de "lieux culturels" dans lesquels sont organisés des débats, des concerts, des soirées autour de divers thèmes. D'autres lieux s'organisent de manière plus privée, mais proposent des activités et des événements incluant la population. Par exemple le site des Grands Voisins à Paris, met en place des hébergements et des services pour des personnes en situation de vie précaire, et accueille diverses associations, et entreprises. Parallèlement, des services et ateliers sont proposés et diverses animations sont

organisées, intégrant et permettant la réunion de la population. Dans ces situations l'architecture se lie à d'autres domaines comme l'évènementiel, la musique, l'art, pour développer des espaces vivants.

Les installations temporaires permettent aussi la création d'espaces éphémères. Ces installations peuvent être réalisées par des groupes particuliers (d'architectes et autres), proposant des infrastructures ou objet pouvant accueillir les passants, leur proposer une utilisation différente de l'espace auquel ils sont habitués (peuvent être réalisés bancs, estrades, pavillons d'expositions...). Les interventions temporaires peuvent aussi être dédiées à l'accueil d'une animation particulière (un festival, un concert). Ces actions ponctuelles éphémères interpellent le passant grâce à son caractère "nouveau" et inhabituel". Elles incitent au regroupement, par l'expérience commune, et à l'implication dans la vie urbaine.

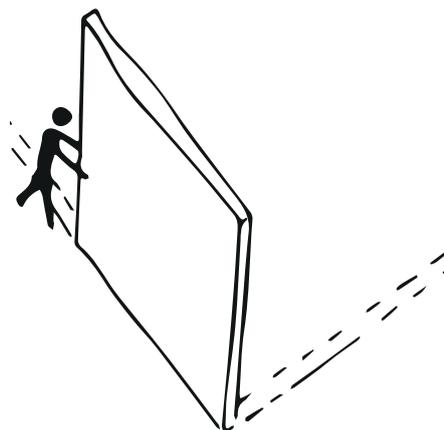
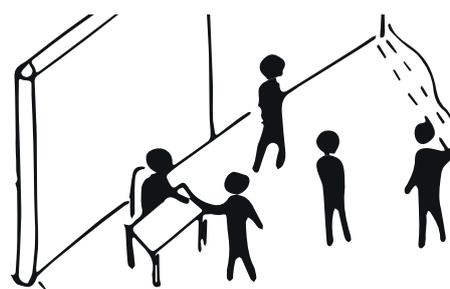
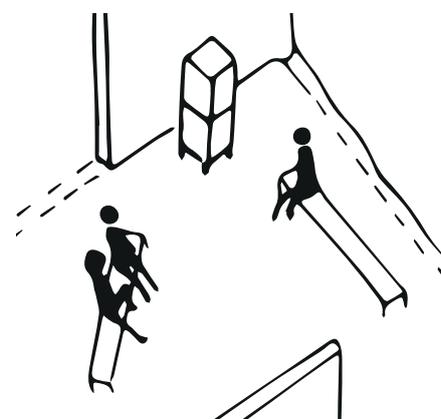
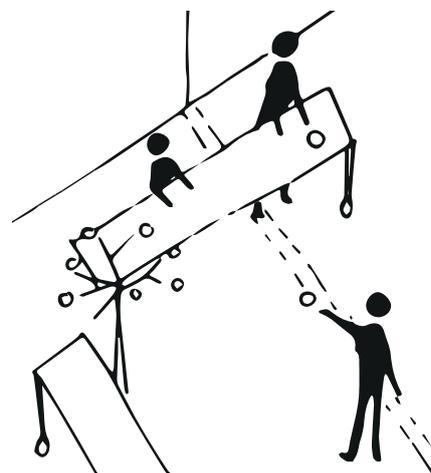
La création temporaire d'espaces se fait aussi beaucoup par l'initiative individuelle, sans nécessiter la participation d'architectes ou d'urbanistes. En effet, l'installation d'un Sound System dans la rue, les manifestations, ou encore les démonstrations artistiques rassemblent une population et permettent par ce fait la création d'un espace dynamique. Le rôle de l'architecte dans ce type d'actions n'est que minime mais pourrait être alors celui d'un facilitateur. En laissant des espaces libres et facilement appropriables par le piéton et l'habitant et en acceptant que son architecture soit dénaturée et transformée au fil du temps par les dynamiques humaines, l'architecte pourrait faciliter l'action individuelle ou collective spontanée dans la ville.

Le défi est alors de réussir à penser l'organisation d'une ville qui serait à la fois dictée par l'action libre de la population (manifestations, regroupement, installation informelle).



Le processus participatif dans l'aménagement d'espaces

Le processus participatif me paraît essentiel dans l'optique de développer des espaces permettant le contact humain mais aussi une amélioration du quotidien de chacun, dans des villes où il est difficile de prévoir l'envie et la manière dont agit chaque personne, et en tentant de ne pas agir en considérant la généralité (le tout) mais plutôt l'individualité. En effet pour penser des espaces privés et particuliers, il est important de connaître la manière de vivre des habitants, leur culture, et de s'aider de leurs connaissances importantes sur le lieu, ses dynamiques, et le contexte. D'autre part, l'inclusion de personnes dans le processus participatif de conception d'un lieu collectif, permet déjà un regroupement de la population autour d'un intérêt commun : la vie d'une rue, d'un quartier, d'une ville. De plus ce qui est créé pour une certaine population, sera d'autant plus adapté aux besoins et attentes si cette même population prend part à sa création. La participation peut se faire de la conception, par la mise en commun d'idées, le jeu ou l'activité pour faire émerger des révélations, pensées et proposer des solutions ; à la réalisation avec la participation de la population à la construction, puis à l'animation et la préservation du lieu. La participation peut aussi être vue comme une prise de position, un engagement, et une lutte active pour défendre des idées, réhabiliter des lieux, s'affirmer dans la vie urbaine.



2. UNE DÉCOUVERTE DE MODES DE VIE ET D'HABITER DIFFÉRENTS ET UNE PRISE DE CONSCIENCE DE L'IMPORTANCE DE LA VIE DU DEHORS EN COLOMBIE

Mon expérience à Bogota a vraiment été une ouverture et une prise de conscience sur une "autre réalité". Evidemment voir les inégalités entre la population et comment celles-ci se manifestent au quotidien, c'est autre chose que de seulement en parler à l'autre bout du monde. Cela a été un choc mais aussi un enrichissement que de voir et de rencontrer des personnes si proches, vivant des vies si différentes. Les étudiants des quartiers Nords qui rentraient tous les jours dans leurs voitures privées contrastaient violemment avec les marchands et vendeurs de rue, qui eux devaient rentrer chaque jour jusqu'aux maisons délabrées des quartiers sud. Ces inégalités peuvent s'afficher ainsi de manière extrême mais aussi de manière plus infime. Dans chaque espace, on les retrouve, et on s'habitue à vivre avec. Je pense d'ailleurs qu'une expérience telle que celle que j'ai pu avoir en Colombie, la rencontre de personnes de divers milieux sociaux, des commerçants, des agriculteurs, des jeunes en détention, permet une meilleure acceptation des différences mais permet aussi de se rendre compte que malgré les différences, il y a beaucoup de ressemblances. On éprouve parfois de l'empathie, de l'admiration, du respect et on met de côté le jugement car on se rend compte au final, que se retrouver parmi les uns ou les autres est rarement un choix.

En dehors des inégalités sociales, c'est aussi une différence de modes de vie que l'on remarque. En effet seulement entre certaines populations d'un même pays, les manières d'habiter

peuvent être très variées. Je pense notamment à la famille de la communauté Ticuna, chez qui j'ai logé en Amazonie. Les gens dormaient dans des hamacs, les repas étaient préparés sur le sol, et tous mangeaient sur le sol, alors que dans la pièce d'à côté des tables avaient été prévues pour les touristes. Les gens passaient les moments libres de la journée, assis sur le sol de la cuisine, ou de la pièce centrale qui servait à la fois de réception et de dortoir. Dans les grandes villes comme Bogota, le mode de vie est nettement plus occidentalisé et les logements également. Cependant le rythme est différent. La population passe énormément de temps dans la ville (du moins dans le centre où se mélangent encore des étudiants, des ouvriers, des commerçants, des cadres, des familles), chacun prend le déjeuner au marché, les parcs sont toujours pleins, et lors des moments festifs de l'année comme Noël, tout le monde sort dans la rue pour s'y promener en famille ou entre amis.

Ainsi la ville et l'organisation de la "vie du dehors" a particulièrement attiré mon attention. Non seulement elle s'organise de manière naturelle par les passages et habitudes quotidiennes des habitants, mais elle peut aussi découler de certaines volontés et d'actions souvent engagées. En effet à Bogota il m'est apparu que les gens se réunissaient de manière très libre, autour d'un divertissement (comme les contes de la place Chorro de Quevedo, ou les danseurs de la Septima) mais beaucoup aussi autour d'engagements et de luttes communes.

Tout au long de l'année, énormément de marches, de manifestations, de concerts engagés, d'actions urbaines (occupations de lieux, installations temporaires, activités de découverte, graffitis) ont lieu, montrant un intérêt pour les questions politiques, environnementales, de justice et de paix, ainsi qu'une volonté d'engagement et d'investissement personnels dans la vie de la ville et plus largement du pays. Ces démarches peuvent aussi être engagées dans l'optique de défense d'un territoire, de récupération d'un quartier ou d'un espace, combattant l'insécurité et le crime (comme par exemple les actions de réhabilitation de lieux abandonnés, les actions culturelles ou sociales menées dans certains quartiers, comme à la Perseverancia par le collectif TPX).

De plus en plus de collectifs ou d'associations d'architectes (comme Colectivo NN, Arquitectura Expandida, Horizontal, La Creativa,...) se développent pour travailler sur de tels espaces et accompagner la population dans la création de ceux-ci, lors de processus participatifs. Les collectivités et les mairies autorisent aussi de plus en plus les actions urbaines libres et individuelles, comme le graffiti. Enfin la population semble très impliquée dans le développement de sa ville et du pays, et concernée par les conditions de vie que l'on y retrouve. Le rôle de l'architecte serait alors pour moi, de les accompagner au mieux dans le développement d'actions collectives pour la ville et ses habitants.



3. UNE PRATIQUE DÉRIVÉE DE L'ARCHITECTURE

Pour moi l'architecture doit être pensée et réalisée comme réponse à un contexte écologique, culturel et social, et mettre en relation ces différents paramètres.

Aujourd'hui plus que jamais, il est important de penser à une architecture qui respecte son environnement, ne le dégrade pas davantage, et qui emploie au maximum, des matériaux de récupération et matériaux locaux.

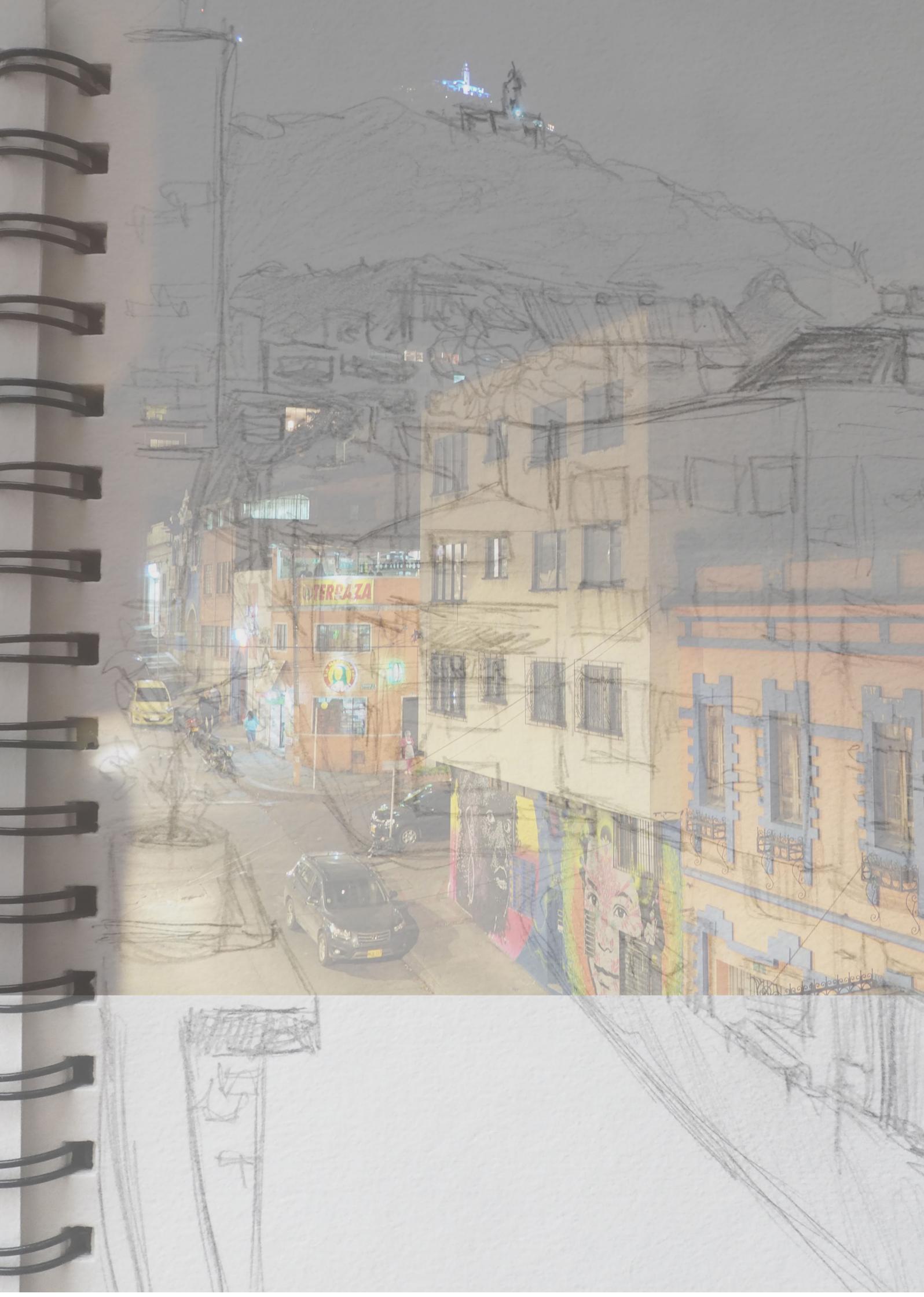
Le processus de conception doit se faire suite à un processus de compréhension de la culture dans laquelle va s'installer l'architecture. Je pense personnellement que c'est par l'expérience que l'on peut se rendre compte au mieux, et comprendre une culture, une manière de vivre. L'immersion dans un contexte (au sein d'une famille ou d'un quartier) comme le pratique l'architecte urbaniste Andres Sanchez (du collectif Urbz, collectif d'actions expérimentales et de recherche collective, spécialisé dans la planification et le design participatif) me paraît être un outil réellement approprié pour la compréhension d'une culture, en amont d'un projet.

D'autre part, il me paraît que l'architecture doit permettre la consolidation du sens commun, de la collectivité ou communauté et non séparer et isoler. Je m'intéresse alors aux processus participatifs sollicitant les idées et l'investissement de la population concernée par le projet, de sa conception à sa réalisation. L'architecte n'intervient pas alors dans le projet, comme figure directive et supérieure mais à l'inverse, il facilite la réalisation de celui-ci, par les habitants et pour les habitants, grâce à son statut, son savoir-faire ainsi que ses qualités de médiateur et d'animateur.

Pour moi une telle architecture est ainsi au service de la population. Elle permet une prise de position active dans l'organisation de la ville et dans le bien être personnel autant que collectif, de la part même des habitants.

Enfin, je pense connaître chaque fois mieux, le type d'architecture qui m'intéresse et la manière dont j'aimerais pratiquer l'architecture. J'ai décidé de prendre une année de césure pour pouvoir explorer différentes facettes de l'architecture mais aussi de l'urbanisme, du paysagisme, de la culture et du social. Je suis intéressée et motivée par le fait de pouvoir travailler sur des projets demandant une polyvalence, dans lesquels se croisent différents domaines. Le contact avec la population m'est essentiel, et je pense que par le fait de travailler avec elle, l'on peut parfois même recevoir plus que ce que l'on donne. J'aimerais ainsi travailler avec la population et pour celle-ci.

Je suis ainsi dans un processus de recherche et d'expérimentation dans le but de trouver mon orientation, mais je sais que les thèmes cités auparavant m'intéressent énormément. La conception d'espaces, allant de celui de la maison, à celui de la rue, ainsi que la participation à la vie qui y prend place me motivent. J'aimerais pouvoir participer à la révélation de tels espaces, dans l'objectif de permettre une vie digne et décente à certaines personnes, mais aussi dans l'optique de leur permettre de participer elles aussi, à l'amélioration de leur propre quotidien et pourquoi pas à l'accès à un peu de bonheur.



ANNEXES

1. VIE PRATIQUE

Préparation au départ

Se procurer un Visa, après avoir reçu la lettre de motivation, fût le premier défi. Attention il vaut mieux s’y prendre à l’avance car certains documents doivent être traduits par un traducteur certifié, et si l’on n’a pas de passeport, s’y prendre encore davantage à l’avance. De plus une fois la demande effectuée, la réponse n’est pas immédiate, et impossible de joindre le consulat par téléphone à moins de patienter sur la ligne 5h en haut-parleur. Et puis un jour on reçoit un mail nous convoquant pour récupérer le visa en mains propres deux jours plus tard au consulat de Paris, donc il faut se rendre disponible pendant cette période de demande. Ainsi il est conseillé de s’y prendre à l’avance et s’il est vraiment impossible d’obtenir le visa avant le départ il est possible de rentrer sur le territoire colombien avec un visa tourisme de 90 jours renouvelables (il est donné automatiquement au passage à l’immigration si l’on n’a pas d’autres visas), la demande et la procédure de visa peut donc se faire par la suite à Bogota sans problème.

La demande de visa s’effectue sur ce site (où sont indiqués les différents documents requis) : https://www.cancilleria.gov.co/tramites_servicios/visa/requisitos

S’inscrire aux cours dans l’université d’accueil, Los Andes en n’oubliant pas la date de début d’inscription. Il est conseillé de suivre régulièrement ses mails sur la boîte mail de l’université et sur votre mail personnel, car tous les courriers ne sont pas forcément retransmis. A Los Andes les cours sont au choix et il vaut mieux soumettre ses choix dès l’ouverture du site d’inscription, car les places libres dans chaque cours sont rapidement prises.

De plus les étudiants en échange sont prioritaires sur les autres pour le choix des cours et sont donc les premiers à pouvoir s’inscrire. Sur le site prévu à cet effet, Banner, il est possible et conseillé de constituer à l’avance différents emplois du temps, et d’en soumettre directement un lors de l’ouverture des inscriptions. Une liste des cours est mise à jour chaque semestre sur le site de l’université. Si le site Banner ne marche, il faut s’inscrire en passant par “Conflictos de Horarios” en envoyant une à une des sollicitations pour chacun des cours désirés. Pour accroître ses chances d’être pris dans les cours voulus, on peut éventuellement rajouter “estudiante de intercambio” dans la partie commentaires. Sur le site de l’université on peut voir un planning type avec les cours obligatoires pour chaque semestre en architecture, mais les étudiants en échange ne sont pas concernés et peuvent prendre les cours de leur choix.

Banner: <https://mibanner.uniandes.edu.co>

Conflictos de horarios: <https://sch01.uniandes.edu.co/>

Offre de cours: <https://admisiones.uniandes.edu.co/>

Logement

J’ai été accueillie lors de mon arrivée à Bogota, par Pedro et Orlando, les oncles d’un ami colombien rencontré à Grenoble avant mon départ. Je suis restée un mois et demi chez eux, le temps de trouver un nouvel appartement, chose qui ne s’est pas avérée facile. Je cherchais une collocation pour rencontrer différentes personnes dont des colombiens et ne pas rester qu’entre Erasmus. Il est possible de chercher sur différents groupes Facebook comme “Short Terms Rental Bogota” et “Français à Bogota”,

mais il faut réagir rapidement car les appartements et collocations sympas sont rapidement pris. Sinon l'université propose aussi des logements universitaires mais avec des conditions assez strictes. Les meilleurs quartiers pour vivre, et qui restent relativement proches de l'université sont La Candelaria, La Macarena, Teusaquillo, et Chapinero.

Le mieux est finalement de passer par des amis pour trouver son logement. Personnellement, un ami m'a parlé d'un ami vivant en collocation dans une maison dont une des chambres se libérait. Après l'avoir rencontré ainsi que les 5 autres occupants de la maison, j'y ai emménagé. Et cette maison s'est vraiment révélée être l'une de mes meilleures expériences à Bogota, je suis tombée amoureuse aussi bien de la maison en elle-même, que du quartier La Macarena, avec une entente extraordinaire avec mes divers colocataires.

Argent

La monnaie utilisée en Colombie est le Pesos colombien (COP), 1 euros vaut plus ou moins selon le cours du change, 3700 pesos. Au début le fait de toujours entendre le chiffre succédé d'un "mil" est un peu perturbant, d'autant plus que ces chiffres immenses contrastent avec les notes données à l'université (notation seulement sur 5). Comme dirait mon acolyte de séjour et la célèbre râpeuse Laurane "Leurs notes n'ont pas de 0 mais leur salaire en aura des milliards". Heureusement on s'habitue rapidement à ces écarts de chiffres entre la devise et les notes colombiennes et celles françaises. Après s'être fait « arnaquer » quelques fois au début du séjour, on comprend peu à peu le prix normal de chaque chose et il n'est même plus nécessaire de convertir en euros. Enfin il faut prendre l'habitude d'avoir toujours de la monnaie sur soi car la plupart des endroits, marchés, boutiques ou restaurants n'offrent pas la possibilité de payer par carte bancaire.

Avec certaines banques, il est possible de s'arranger pour payer moins de taxes lors des retraits en Colombie. Sinon les banques en lignes comme N26 ou HelloBank sont de bonnes solutions et permettent de ne pas payer de taxes.

Santé

Pour partir en Colombie il est prudent de souscrire à une assurance rapatriement. Personnellement, j'ai été accompagnée par Chapka Assurance lors de cette année. Assurance qui me remboursait les frais et dépenses médicales dans une certaine limite. Je ne la recommande pas forcément car peu de dépenses m'ont réellement été remboursées. Par ailleurs l'université présente aussi un service médical avec des médecins qui peuvent faire des prescriptions. Ce médecin est gratuit et en cas d'urgence, le carnet (ou carte d'étudiant de Los Andes) permet dans certains hôpitaux comme Santa Rosa, de ne rien payer. Il reste cependant important d'avoir une assurance car tous les soins médicaux particuliers ainsi que les médicaments sont très chers.

Télécommunication

Sur place il est mieux d'acheter une carte mobile colombienne auprès d'un des différents opérateurs (Claro, Avantel, Movistar). N'étant pas citoyens colombiens on ne peut prendre un abonnement régulier, il faut donc recharger sa carte avec des minutes d'appel et/ou des données internet, de temps à autre. Personnellement j'étais chez Claro, et c'était relativement cher, je payais 20 pesos pour 20 jours avec appels illimités et 750Mb de données.

Vie quotidienne

Au niveau du **climat** contrairement à ce que l'on pourrait croire, Bogota ce n'est pas les tropiques. La température oscille entre 10 et 20 degrés toute l'année et toutes les saisons peuvent défilier dans une même journée. On peut passer de la pluie au vent, et être frigorifié(e) avec 4 couches sur soi, et puis avoir beaucoup trop chaud dès que le soleil sort. Il y a deux périodes de pluie à Bogota mais lors des périodes sèches, il est fréquent malgré tout qu'il pleuve. Pour survivre à Bogota, il est

donc nécessaire de se munir d'un parapluie, et de vêtements plus ou moins chauds. Pour citer à nouveau Laurane, l'astuce et d'emporter "des t-shirts pratiques, des pulls sympas et des vestes chouettes". Enfin la ville est à 2600m d'altitude donc après s'être pris quelques coups de soleil on prend vite l'habitude de se promener et d'aller en cours avec de la crème solaire, ainsi que d'avoir toujours de l'eau sur soi car chaque déplacement est au début plus éprouvant avec l'altitude que ce que l'on pourrait penser. Tout l'année le soleil se lève entre 5 et 6h du matin et se couche entre 17h30 et 18h.

Le rythme de vie suit le rythme du soleil. Les gens se lèvent et mangent généralement tôt, et se couchent également tôt. Mais la ville est très festive et il est fréquent qu'entre les soirées et les charrettes, les jeunes ne dorment pas très tôt ou bien pas du tout. La famille est très importante pour les colombiens. Beaucoup de jeunes vivent avec leurs parents jusqu'au mariage, et pour ceux qui vivent indépendamment, le week-end est réservé à la famille. D'ailleurs le week-end pour beaucoup de colombiens est sacré, et il est impensable de travailler ces jours-là, ce qui peut parfois rendre les choses compliquées lors de travaux en groupe pour l'université. Enfin le rythme de vie est dans sa généralité très tranquille. Voir quelqu'un courir dans la rue est chose rare. Tout se fait au fur et à mesure, rien ne se prévoit trop à l'avance, et il faut bien souvent compter au moins 30 minutes de retard pour chaque chose.

Le Transport est un grand sujet à Bogota. La SITP est la compagnie qui gère les transports dans la ville. Les transmilenios sont les bus rouges principaux. Ils ont des voies réservées et on y accède par des infrastructures du type arrêt de métro. Le problème est l'affluence, et le transmilenios est souvent bondé. Lorsque le bus arrive les portes du module en verre servant d'arrêt, s'ouvrent face à celles du bus et les passagers s'engouffrent tels des animaux, se poussant et se bousculant, sans laisser descendre les autres passagers, pour se retrouver serrés comme des sardines à l'intérieur du bus. En règle générale, se déplacer en bus dans la ville, c'est la guerre. Pour utiliser ces transports en commun il faut se procurer une carte SITP et la recharger avec de l'argent. Un trajet coûte environ 1500 pesos.

Il est possible de se déplacer occasionnellement sans carte en demandant aimablement à une personne de d'utiliser un trajet sur sa carte en échange de la somme que cela représente.

L'autre solution, préférable aux transports en communs, surtout le soir après 23h pour des raisons de sécurité, c'est les taxis. Il est conseillé d'en commander un via une application comme tappsi ou uber, mais en héler un dans la rue est possible aussi. Au début c'est assez étrange, mais cela devient tellement fréquent que l'on s'habitue et cela devient normal.

La nourriture reste assez simple en Colombie, malgré quelques spécialités. Parmi celles-ci on retrouve l'Ajiaco (une soupe à base de pomme de terre, poulet, avocat et riz), la bandeja paisa (un assortiment de viandes), les arepas (un sorte de pancake à base de farine qui peut être préparé de différentes manières, plus ou moins gros, avec du fromage ou non, sucré ou salé). La nourriture est constituée principalement de riz, haricots, viande ou poisson, avocat et soupe. Dans les restaurants typiques et sur les marchés les plats sont servis copieusement, et le menu du jour souvent accompagné d'un jus ou d'une limonade naturelle coûte l'équivalent de 2, 3 euros. Du côté des boissons, on nous propose des jus de fruits d'une grande diversité, des limonades qui sont en fait des jus de citron frais accompagnés parfois de yerbabuena (une sorte de menthe), la chicha (une boisson alcoolisée à base de maïs fermenté). L'Aguardiente au goût d'anis, et le Viche (un alcool du pacifique à base de canne à sucre) sont les deux alcools forts que j'ai pu découvrir. Bogota à ses bières locales fabriquées par la brasserie BBC, mais dans la vie quotidienne l'on boit plutôt des bières bon marché comme la Poker, la Aguila ou encore la Club Colombia. Les marchés sont à faire obligatoirement, pour goûter aux différents fruits exotiques comme la papaye, la guanabana, le maracuya, le lulo,...

2. DETAILS SUR ENSEIGNEMENTS

Cette année, j'ai suivi 5 cours différents par semestre (cela correspondait avec le nombre de crédits à valider et étant donnée la charge de travail que l'on avait en dehors des heures de cours, c'était amplement suffisant). Le premier semestre comme le second, les unités de projets étaient divisées en trois cours différents qu'il fallait tous suivre (Analyse, Théorie, et Projet). Chaque semestre j'ai donc suivi les trois cours de projet, un enseignement plus artistique et un cours davantage orienté sur la ville.

Proyecto "Unidad Interdisciplinar Colombia" (Projet "Unité Interdisciplinaire Colombie")

L'unité Colombia se veut d'étudier le pays et l'architecture à travers des thèmes variés et problématiques telles que la militarisation, la guérilla, l'accès à la terre, à l'eau, ... Au cours du projet nous avons commencé par l'activité de matérialiser un travail typique de Colombie. Pour le second rendu, nous devons travailler avec une personne travaillant à Bogota, étudier son quotidien et son travail et proposer un objet, une installation qui lui serait utile. Pour le projet final, nous avons travaillé avec une association d'agriculteurs, Asoarce, travaillant dans le Paramo Guerrero. Cette association est constituée d'une grande part de femme et cultive des produits de manière biologique, sur une terre à protéger. Nous avons travaillé trois dimensions différentes, l'Utopique, le Prototypique et le Spécifique. Dans la partie utopique, nous devons penser à un marché biologique dans la ville la plus proche, Subachoque. Dans la partie prototypique nous devons concevoir diverses infrastructures qui leurs étaient demandées

par la loi pour pouvoir obtenir le label biologique, et vendre leurs produits à un meilleur prix. Enfin à chaque groupe d'étudiant a été attribué une ferme particulière et une famille. Nous avons dû penser et proposer un projet concernant le terrain et le cas spécifique de cette famille, prenant en compte le terrain, la zone de culture, les sources d'eau, les activités, mais aussi les envies plus personnelles. Nous avons fini par présenter les projets aux diverses familles et leurs communiquer les plans et les détails de construction pour qu'ils puissent par la suite entreprendre la construction du projet.

Proyecto "Arquitectura y Educacion para la Diversidad" (Projet "Architecture et Education pour la Diversité")

Au cours du semestre nous nous sommes intéressés au processus de Justice Restaurative et au rôle de l'architecture dans celle-ci. Nous avons donc par groupe, commencé à étudier différents espaces où peut s'exercer celle-ci. Mon groupe s'est occupé des "Espaces privatifs de libertés" c'est-à-dire les prisons et centres de détentions. Le premier exercice à été de développer un dispositif permettant de générer une activité avec des personnes impliquées dans une situation de privation de liberté. Nous avons décidé de réaliser un dispositif permettant le partage d'histoires sur l'expérience de privation de la liberté (comme je l'ai décrit dans précédemment dans le rapport). Nous sommes allés plusieurs fois visiter des centres de détentions pour mineurs, et une fois le dispositif conçu, nous y sommes retournés pour réaliser les activités avec les jeunes des centres. Par la suite nous avons pu utiliser les informations collectées pour proposer un nouveau concept des centres de détentions pour mineurs.

Paisaje Urbano (Paysage Urbain)

Dans ce cours nous avons étudié de manière générale, les interventions paysagistes en milieu urbain, et l'aménagement d'espaces publics et parcs. Le dernier projet concerne plus particulièrement Bogota à travers l'étude des "Humedales", écosystèmes à part entière à grande importance biologique, sociale, culturelle, écologique, considérés comme zones protégées. Nous avons fait aussi plusieurs débats sur des thèmes et problématiques actuels de la ville de Bogota. L'un fut sur le débat entre la construction d'un métro aérien ou souterrain ; un autre posait la question de la meilleure option entre une densification urbaine ou un étalement urbain sur le paysage vierge environnant, pour répondre à l'augmentation de la population.

Seminario Bogota Ciudad Abierta (Seminaire Bogota Ville Ouverte)

Nous étions seulement un petit groupe de 15 à suivre cet enseignement. Celui-ci se déroulait de manière assez libre et était divisé entre des classes théoriques, des sorties dans la ville, et des interventions de personnes extérieures. Nous avons étudié certaines interventions urbaines et phases historiques de la ville de Bogota, nous avons eu une intervention sur les quartiers informels et les actions participatives qu'il y étaient développées, nous sommes allées visiter les archives de Bogota lors d'une exposition de photographies historiques de la ville. Lors des sorties, la professeure nous guidait à travers la ville, nous faisant découvrir certains endroits cachés, certains paysages que nous n'avions pas l'habitude de remarquer, nous faisant discuter avec les vendeurs et poser des questions aux gens des quartiers, ... Par la suite nous devons rendre compte de ses sorties à travers de rendus souvent abstraits, révélant les aspects qui nous avaient paru importants dans le circuit que l'on avait effectué. Le rendu final fut une installation dans un passage commercial d'artisanat.

Dibujo del Cuerpo (Dessin du corps)

Lors de cet enseignement, nous dessinions sur chevalet, les modèles venant poser à chaque cours. Les exercices étaient variés, les modèles pouvaient poser de la manière qu'ils voulaient, pouvaient être accompagnés d'objets, de mobilier. Lors des exercices les pauses pouvaient être courtes, plus longues, on s'intéressait parfois plus aux ombres, parfois plus aux lignes, on dessinait parfois les modèles simplement, parfois on les superposait en dessin, créant des compositions. Les techniques étaient diverses, crayon, fusain, craie grasse, encre, feutre, ... Ce cours m'a permis de travailler la représentation du corps, et des volumes dans l'espace.

Ceramica Torno (Céramique au Tour)

Ce cours enseignait l'utilisation du tour en céramique. Nous avons appris à centrer une pièce sur le tour, à la retourner dans un état plus dur, et à la peindre. Au cours du semestre nous avons eu différents rendus, nous avons réalisé des tasses, puis des sculptures composées de cylindres, puis des jarres et amphores et enfin lors du rendu final nous devons réaliser un ensemble de pièces de vaisselle (une grande pièce et 4 plus petites). Cet enseignement, en plus de m'apprendre davantage sur le matériau de l'argile, m'a permis de connaître les différentes phases de la céramique.

3. BILAN ET SUGGESTIONS

Si je devais repartir à l'étranger je referais exactement pareil, mais j'essaierais de profiter encore plus de chaque moment, car on ne réalise qu'une fois le voyage fini, que cela a été un des moments les plus incroyables de notre vie.

Le conseil que je pourrais donner c'est de prévoir certaines choses à l'avance mais laisser place à l'imprévu et au hasard, qui parfois finalement ne font pas les choses si mal. Une des choses les plus importantes d'après moi, ce sont les rencontres, les gens que l'on croise une fois, ceux que l'on reverra et ceux qui deviendront importants, tous ces gens qui nous aident, qui nous permettent de nous ouvrir, de prendre confiance, de découvrir, de grandir.

Enfin je finirai ce rapport par une petite liste désordonnée, de choses que j'ai pu faire et que je ne regrette en rien, et de celles que j'aurais voulu faire :

- Goûter à tous les fruits possibles
- Aller voir le marché Paloquemao et Samper à Mendoza
- Monter à pieds au Montserrate
- Visiter une maison coloniale de la Candelaria
- Trouver des colocataires incroyables
- Se promener le samedi sur la Septima
- Aller au marché aux puces (Mercado de Pulgas) le dimanche
- Faire du vélo sur la cyclovía le dimanche
- Manger des almuerzos au marché
- Se promener dans le parc de l'Indépendance, le parc Nacional et le parc Bolívar
- Goûter toutes les sortes d'Arepas
- Goûter les empanadas au fromage sur la place de la Pola
- Ecouter du reggaeton
- Danser dans les bars de Salsa
- S'investir dans une association
- Graffer dans la rue
- S'exercer au rap
- Voyager partout où l'on peut
- Faire du parapente
- Aller au Teatron
- Manger une glace de Crepe and Waffle
- Se promener dans les Paramos
- Passer des moments avec des familles colombiennes
- Ecouter la musique des groupes de rue
- Aller aux jammin du Masaya Hostal
- Goûter au viche et à l'aguardiente
- Goûter le chocolat chaud avec du fromage
- Se faire appeler par un surnom colombien
- Rencontrer des colombiens et s'en faire des amis
- Essayer les cigarettes locales, les "Piel Roja"
- Se faire tremper par les averses
- Participer à des manifestations
- Aller aux festivals de musique gratuits dans les parcs
- Prendre plein de photos et vidéos pour ne rien oublier
- Ecrire son rapport peu à peu car, pour terminer en citant Laurane "Ton rapport d'étonnement il faut le commencer tôt parce qu'après t'es plus étonnée"



BIBLIOGRAPHIE

Livres, Revues et Articles

- Bogota y la Sabana, Guía de Arquitectura y Paisaje. Silvia Arango Cardinal, Carlos Niño Murcia, Jorge Ramirez Nieto, Alberto Saldarriaga Roa. Bogota – Sevilla. 2012
- Espèces d’Espaces. Georges Perec. Paris. 1974
- La humanización del espacio urbano. Capítulo 1 – Tres tipos de actividades exteriores. Jan Gehl. 2004
- Walkspaces, la marche comme pratique esthétique. Francesco Careri. 2013
- Visiones alternativas a la Ciudad de Hoy. Leopoldo Prieto Paez. 2017. (p.115) Contra el espectáculo: estrategias para una arquitectura y un urbanismo inclusivos y socialmente comprometidos. José Manuel Prieto González, Daniel Torregó Gómez, Ana Jocabed Baños Álvarez
- Visiones alternativas a la Ciudad de Hoy. Leopoldo Prieto Paez. 2017. (p.171) Acciones Urbanas. Tatiana Urrea Uyabán
- Entre ville et logement en quête d’espaces intermédiaires. Christian Moley. Paris. 2003
- De-Arq 16 – Acciones Urbanas. Universidad de los Andes. Bogota. 2015

Sites Internet

- Site internet officiel de la municipalité de Bogota
<https://bogota.gov.co/historia-de-bogota-recorrido-por-la-historia-de-la-ciudad-de-bogota>
- Does Bogota have an architectural identity? Maria Elisa Ponce de Leon. 2019.
<https://thecitypaperbogota.com/bogota/does-bogota-have-an-architectural-identity/22470>
- Fragmentos – Espacio de Arte y Memoria
<http://www.museonacional.gov.co/micrositios1/Fragmentos/index.html#section-about>
- Fundación Cerros de Bogota
<https://www.cerrosdebogota.org/historia-barrios.html>
- Biodiversidad en La Practica, Documentos de Trabajo del Instituto Humboldt. Carlos Sarmiento, Alejandra Osejo, Paula Ungar, Jessica Zapata. Volumen 2, n°1, p.122-145. 2017
<http://revistas.humboldt.org.co/index.php/BEP/article/view/480/469>